

JAMES

BOOK  
SHOTS

PATTERSON

et Max DiLallo

113 minutes



frenchpdf.com

# FrenchPDF.com

**Bénéficiez** de nos offres à chaque instant et à tout endroit, le site **FrenchPDF** vous invite à réinventer le plaisir de la lecture et découvrir les nouveautés de vos auteurs préférés.



JAMES PATTERSON  
MAX DILALLO

# 113 MINUTES

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Luc Rigoureux*

LE LIVRE DE POCHE

Souhaitez-vous avoir un  
**accès illimité** aux livres  
gratuits en ligne ?  
Désirez-vous les télécharger  
et les ajouter à **votre**  
**bibliothèque** ?

**FrenchPDF.com**

*À votre service!*

## 3 minutes, 10 secondes

L'instinct d'une mère quand il s'agit de protéger son enfant n'a pas d'égal.

En cet instant, la puissance du mien m'anime tout entière. Me submerge. Me fait trembler.

Mon fils, mon petit garçon adoré est blessé. Dieu me garde du pire.

J'ignore précisément ce qui s'est passé. Je ne sais même pas où il est exactement.

*Je sais juste que je dois le sauver.*

J'enfonce la pédale de frein. Les pneus de ma vieille Dodge Ram hurlent. L'un d'eux éclate contre le trottoir, et je suis brutalement projetée contre le volant. Mais, sous le coup de la peur et de l'affolement, je ressens à peine l'impact.

J'attrape la poignée de la portière, m'arrête dans mon élan et compte jusqu'à trois. Je m'oblige à inspirer trois fois à fond. Je me signe. Là encore, à trois reprises.

Et je prie pour retrouver très vite mon fils – *dans trois minutes, moins si possible.*

Bondissant dehors, je me mets à courir. Jamais je ne me suis déplacée aussi vite.

*Oh, Alex ! Qu'as-tu fait ?*

C'est un enfant si merveilleux. Si intelligent. Dur aussi, vu les épreuves que notre famille traverse. J'ai beau ne pas être une mère idéale, j'ai

toujours essayé de faire pour le mieux. Alex n'est pas parfait lui non plus, ce qui ne m'empêche pas de l'aimer par-dessus tout. Je suis sincèrement fière de lui. Du jeune homme qu'il est en train de devenir sous mes yeux.

Je veux juste le revoir – *vivant*. Je donnerais n'importe quoi – *tout* – pour ça.

J'arrive devant les portes du bâtiment à un étage en brique. Une banderole aux couleurs fanées, vert et blanc, surplombe l'entrée. J'ai dû la lire des milliers de fois : LYCÉE HOBART, PATRIE DES RAIDERS.

Un établissement scolaire comme il en existe partout en Amérique. En particulier dans l'ouest torride du Texas. Ce qui le rend spécial, c'est que mon fils est à l'intérieur. Et que je vais le récupérer, bon sang !

Je franchis le seuil comme une bombe. *Où est-ce que je vais, merde ?*

J'ai passé plus d'heures que je ne peux en compter dans ce bahut. J'y ai même obtenu mon diplôme de fin d'études, il y a presque vingt ans. Pourtant, soudain, l'endroit me paraît inconnu. Étranger.

Je repars au galop dans le couloir principal. Je suis terrifiée. Désespérée. Affolée.

*Oh, Alex !* Il n'a que quinze ans. C'est encore un gosse. Il raffole des BD, surtout des vieux classiques comme Batman et Spider-man. Il adore les jeux vidéo, et plus ils sont endiablés, mieux c'est. Il aime aussi la vie au grand air, s'entraîner au tir, pêcher, se balader sur son VTT – bleu vif, sa couleur préférée – avec ses potes, du côté des champs pétrolifères abandonnés.

Mais mon fils est également en train d'entrer dans l'âge adulte. Il sort de plus en plus tard, le vendredi et le samedi soir. Il a commencé à écumer la région en voiture avec ses amis. Il y a quelques semaines à peine, son haleine sentait la bière – je n'ai rien dit, j'étais trop choquée. L'adolescence est parfois si difficile. Je n'ai pas oublié la mienne, tumultueuse. J'espère seulement avoir assez bien élevé Alex pour qu'il sache gérer cette étape...

Je hurle :

— Alex !

L'écho strident de ma voix rebondit sur les alignements de casiers métalliques.

Si le texto a été envoyé du téléphone portable d'Alex – Molly, c'est Danny –, c'est son meilleur copain depuis l'école primaire qui l'a écrit.

J'apprécie Danny. Il est d'une famille respectable. Même si la rumeur prétend que, ces derniers temps, il s'est mis à faire de mauvais choix. Par-devers moi, je m'inquiétais qu'il influence Alex et l'incite à l'imiter.

Dès que j'ai lu le message, j'ai compris que ça s'était produit.

Alex en a trop pris. Il ne respire plus. Le lycée. Vite.

Il y a un trou noir dans ma mémoire. Ensuite, je me souviens d'avoir foncé sur la nationale 84 au volant de mon pick-up, d'avoir composé le numéro d'Alex, d'avoir juré parce que ça ne décrochait pas, d'avoir contacté le proviseur, mes frères et les urgences.

Puis j'ai prié. J'en ai appelé à la miséricorde divine.

— Alex !

Je crie son nom. Encore plus fort. Je m'adresse à tout le monde et à personne en même temps.

— Où es-tu ?

Les élèves que je croise me regardent bêtement. Certains tendent le doigt et ricanent. D'autres prennent sur leur portable des photos de la dingue qui galope à toute berzingue dans les couloirs de leur école.

Ignorent-ils donc ce qui se passe ? Comment peuvent-ils se comporter de façon si...

*Une minute.* Les ados ont tendance à colporter les ragots plus vite qu'un feu de forêt. Or ils sont étrangement silencieux. Si ça se trouve, ils ne sont *pas* au courant.

*Il doit être à l'étage.*

Je file vers l'escalier le plus proche, grimpe les marches comme une furie. Mes poumons brûlent, mon cœur s'emballe. Sur le palier, le corridor se divise en deux.

*Merde ! Je vais où ? Il est où ?*

L'intuition me pousse à me précipiter sur la gauche. Encore une fois, c'est peut-être par instinct maternel. Ou par chance. Par pur hasard. L'imbécile de hasard. Peu importe, je fonce.

Là-bas, au bout du couloir, un attroupement devant les toilettes des garçons. Des gamins, des profs. Des cris, des pleurs. Ils paniquent tous.

Comme moi.

— Je suis sa mère ! Écartez-vous ! Laissez-moi passer !

Je me fraie un chemin à coups de coude dans la foule.

Ce sont les jambes d'Alex que je repère en premier. Par terre. Flasques, tordues. Ses Converse éraflées dont les semelles sont enveloppées de ruban adhésif – c'est la mode, apparemment. Je reconnais le vieux jean miteux qu'il portait ce matin au petit déjeuner, celui sur lequel j'ai cousu une nouvelle pièce la semaine dernière. J'entraînerais la couverture colorée d'une BD enroulée qui dépasse de sa poche arrière.

Puis je vois son bras droit tendu sur le sol. Ses doigts sans vie agrippent une petite pipe en verre dont l'extrémité est noircie, brûlée.

*Oh, Alex ! Comment as-tu pu ?*

Son prof principal, l'infirmière du lycée et un inconnu plutôt jeune et musclé en maillot de base-ball aux couleurs d'un établissement de Houston sont penchés sur lui et tentent frénétiquement de le ranimer.

Mais c'est *moi* qui viens de cesser de respirer.

— Non, non, non... Alex ! Mon pauvre bébé...

*Comment est-ce arrivé ? Comment ai-je pu laisser faire ça ? Comment ai-je pu m'aveugler à ce point ?*

Mes genoux se dérobent sous moi. J'ai le tournis. Ma vision se trouble. Je vacille...

— Du calme, Molly. On est là.

Quatre mains robustes me rattrapent. Celles de Stevie et de Hank, les meilleurs frères aînés qu'on puisse imaginer. Dès que je les ai appelés pour les avertir, ils se sont précipités au lycée. Ils sont mon point d'ancrage. Leur solidité m'est nécessaire. En ce moment plus que jamais.

— Il va s'en tirer, murmure Hank. Tout va s'arranger.

Je sais que ce sont des paroles en l'air, mais j'ai un besoin désespéré de les entendre. De les croire. Je n'ai pas la force, ou pas la volonté, de répondre.

Je laisse mes frères me soutenir. Je ne suis pas en état de faire un mouvement. Pas en état non plus de me détourner d'Alex. Il paraît si mince et si frêle. Si jeune. Si vulnérable. Il est pâle comme un fantôme. Des traces



de salive maculent ses lèvres. Ses yeux ressemblent à des billes en verre ternies.

— Qui lui a vendu cette came ?

Stevie a vomi sa colère à la face des curieux rassemblés. Sa voix résonne, tonitruante.

— Qui a fait ça ? Qui ?

Tous se taisent. Stevie a servi chez les Marines. Il est sacrément impressionnant. Il n'y a pas un bruit. Sauf les ululements de l'ambulance qui se rapproche.

— Le coupable a intérêt à me parler ! Tout de suite !

Personne ne souffle mot. Personne n'ose.

En même temps, c'est *inutile*.

Parce que, alors que les ultimes gouttes de vie désertent le corps d'Alex, bouleversant ma propre existence, la plongeant à jamais dans l'obscurité, je prends conscience que j'ai la réponse à la question de mon frère.

*Je sais qui a tué mon fils.*

## 2 minutes, 45 secondes

La vieille Jeep cahote lentement sur la longue piste poussiéreuse dans un bruit de ferraille. Les grillons emplissent la nuit chaude de leur chant. Au loin, un train siffle. Un pâle croissant de lune dispense la seule lumière à des kilomètres à la ronde.

Stevie Rourke agrippe le volant. Il regarde droit devant lui. Ancien sergent-chef des Marines américains, âgé de quarante-quatre ans, il mesure un mètre quatre-vingt-dix-huit et pèse cent treize kilos. Que du muscle. Il est tellement loyal vis-à-vis de sa famille et de ses amis que, pour eux, il serait prêt à défoncer les portes de l'enfer et à se battre contre Satan à mains nues.

Hank Rourke, sec et nerveux, est son cadet de quelques années. Il est aussi dévoué aux siens que son aîné mais s'emporte plus vite. Installé sur le siège passager, il charge un fusil.

— Trois minutes, pas plus, dit Stevie.

Hank acquiesce d'un grognement.

Les deux frères poursuivent leur bref trajet dans un silence tendu. Les mots ne sont pas nécessaires. Ils ont préparé leur plan, et savent exactement comment agir.

*Défier ce bon à rien de fils de pute qui a tué leur neveu de quinze ans.*

Stevie et Hank adoraient ce môme. Comme s'il avait été leur propre fils. Et Alex le leur rendait bien. Le mari de Molly, un incapable d'ivrogne, a mis les bouts quand le garçon n'était encore qu'un bébé. Personne ne l'a regretté. Ni sur le moment, ni plus tard. Molly a récupéré son nom de jeune

fille, tant pour elle que pour son fiston. Tous les Rourke vivaient déjà dans la grande ferme familiale. N'ayant d'enfant ni l'un ni l'autre, Hank et Stevie ont pris le relais, et le vide laissé par un père minable a été comblé par deux oncles géniaux. Alex y a gagné au change.

Jusqu'à aujourd'hui, où son existence a brutalement et douloureusement pris fin.

Les deux frangins ont tout laissé tomber à l'instant où Molly leur a téléphoné. Ils ont filé au lycée, poussant leur pick-up à plus de cent soixante kilomètres à l'heure. Animés par l'espoir...

Tout en se préparant au pire.

Les médecins et les flics ont qualifié la mort d'Alex d'accidentelle. Pour l'instant du moins. Rien que deux gamins immatures qui auraient dû se tenir à l'écart de la drogue.

Quand bien même. Cet accident n'aurait jamais dû arriver.

*Le responsable va le payer.*

Ils ne tardent pas à atteindre leur destination, un amalgame de bâtiments bas en bois et en métal qui semblent vaciller dans la chaleur encore torride du désert. Hank inspecte les lieux à l'aide d'une paire de jumelles vert sapin.

— Pas de sentinelles, annonce-t-il. Il est peut-être possible de le prendre au dépourvu, finalement.

Son aîné secoue la tête.

— Non. Cet enfoiré est au courant de notre venue.

La Jeep s'arrête devant le portail rouillé et cadencassé de la clôture, qui entoure un terrain parsemé de buissons desséchés et de rares arbres. Au bout d'une courte allée se dresse une mesure délabrée.

C'est là que vit l'homme après lequel en ont les deux frères.

Stevie fourre son Glock 19 à l'arrière de sa ceinture et descend le premier du véhicule. La touffeur infernale le frappe de plein fouet. Il est aussitôt envahi par le souvenir des opérations nocturnes secrètes qu'il a dirigées pendant la campagne Tempête du désert. Mais cela s'est passé dans un pays lointain, il y a plus de vingt ans, quand il servait sa patrie avec courage et dignité.

Ce soir, il est dans le comté de Scurry, au Texas. Il n'est soutenu par aucune section d'élite. Rien que par son frère cadet trop nerveux.

L'enjeu n'est pas plus important. Il est juste personnel.

— Pose une main sur ma barrière, Rourke, et je te l'explose.

Debout sur la véranda de sa ferme, le vieil Abe McKinley le vise en tremblotant d'un énorme Colt Anaconda à la crosse en bois. Avec sa crinière blanche ébouriffée et ses chicots noirs, il paraît, au choix, immonde pour un type de soixante-quinze ans ou détruit pour un de soixante.

Stevie n'est pas homme à se laisser impressionner. Ni à battre en retraite.

— Je veux te parler, Abe. Rien de plus.

— Alors, dis à ton bébé de frangin de ne pas faire le malin. Et de poser son joujou.

— Seulement si tu ordonnes la même chose à tes gars.

Abe renâcle. *Tu peux toujours courir.*

Stevie hausse les épaules. Ça valait la peine d'essayer.

— Dans ce cas, reprend-il, qu'ils arrêtent au moins de faire comme s'ils se planquaient.

Après un hochement de tête réticent du vieillard, Hank balance son fusil à pompe Remington dans la Jeep. Au même instant, quatorze des sbires de McKinley, tous cachés à divers endroits de la propriété, émergent lentement de l'ombre. Qui de derrière des fourrés, qui de derrière un tronc. Quelques-uns étaient couchés à plat ventre dans les herbes hautes qui couvrent la plupart des dix hectares de terres.

Tous ces types sont habillés en tenue de camouflage et portent une cagoule noire ; tous sont armés d'un semi-automatique.

Stevie avait raison. L'enfoiré était *sûr et certain* qu'ils allaient venir le trouver. L'aîné des Rourke s'éclaircit la gorge.

— Bien. Comme je disais...

McKinley, qui n'est pas du genre à mondaniser, l'interrompt :

— Navré pour le fils de ta sœur. Tragique.

Il crache une épaisse giclée de jus de chique par terre. Stevie ravale sa fureur face à ce manque de respect affiché.

— Tu m’as l’air drôlement secoué, en effet. *De perdre un consommateur novice, surtout.*

L’autre ne trahit rien.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Si tu insinues que je suis pour quelque chose dans...

C’est à lui, cette fois, qu’on coupe la parole. Hank. Qui ne possède pas le sang-froid de son frère.

— Alors que quatre comtés sont accros à la meth que tu fabriques ? hurle-t-il en avançant d’un pas.

Les voyous brandissent leurs pistolets, ce qui n’arrête pas Hank, cependant :

— Tu es le plus gros trafiquant entre ici et Lubbock, c’est de notoriété publique. Conclusion, c’est l’un de vous... (il toise l’un après l’autre les hommes armés qui caressent leur gâchette) qui a vendu à notre neveu la saloperie qui l’a tué. Autant mettre une grenade dégoupillée dans la main d’un gosse !

McKinley se contente de grogner avant de tourner les talons pour rentrer chez lui.

— Merci de la visite, les gars. Mais n’y revenez pas. Sinon, je vous enterre dans mon jardin comme mes clebs.

La moustiquaire de la porte claque dans son dos, pareille à une détonation. *Pan !*

## 4 minutes, 45 secondes

Demain, ça fera dix semaines que mon fils Alex est mort sous mes yeux.

Je ne parviens pas à y croire. J'ai l'impression que ça remonte à dix minutes à peine.

Je me rappelle encore avec une telle netteté les visages juvéniles des secouristes qui se sont rués vers nous et l'ont chargé sur une civière, la course folle de l'ambulance jusqu'à l'hôpital du comté, toutes les machines auxquelles il était relié, qui cliquetaient et bipaient ; j'agrippais sa main moite et lui soufflais d'une voix désespérée de s'accrocher très fort à la vie.

Je me rappelle que, lorsque l'on a sorti le brancard, la BD qu'Alex avait dans la poche a voleté par terre. Je l'ai ramassée pendant qu'on le propulsait aux urgences puis j'ai couru pour rattraper le convoi.

J'ai brandi la revue en poussant des cris de folle, comme si ces gens étaient des médecins militaires qui emportaient la victime d'une explosion en oubliant derrière eux un membre arraché. J'étais paumée, évidemment. Quelle mère ne l'aurait pas été, à ma place ? Je n'ai pas arrêté de gémir, jusqu'à ce qu'une infirmière s'empare enfin de ces quelques feuillets bigarrés et me promette de les remettre à mon fils.

— Quand il se réveillera ? ai-je insisté en plaquant mes mains sur ses épaules. Je vous en supplie !

Elle a hoché la tête avec un sourire triste.

— Bien sûr, madame. Quand il se réveillera.

Deux jours plus tard, on m'a rendu l'album tout froissé.

Dans un sac en plastique. Avec le portefeuille et le téléphone portable d'Alex, ainsi que les affaires qu'il avait sur lui à son admission aux urgences. Y compris ses Converse scotchées et son vieux jean.

*Alex ne s'est pas réveillé.*

Mon frère Hank me tire de mon hébétude en abattant son gros poing sur le mur de la cuisine, si fort que les photos encadrées et les assiettes décoratives qui y sont accrochées tressautent. Hank a toujours été le plus sanguin d'entre nous. Le fusible de la famille. Ce soir, il est égal à lui-même.

— Les Rourke possèdent ces terres depuis trois générations ! s'époumone-t-il. Pas question que cette foutue banque nous les fauche dans trois mois !

Sans nous laisser le temps de réagir, il boxe le mur une seconde fois, avec encore plus de violence. Une porcelaine ancienne héritée de notre grand-mère Esther Rourke glisse de son étagère et se fracasse sur le carrelage.

Debbie, la femme blonde et pétillante de Hank, étouffe un petit cri horrifié. Je ne bronche pas. Ça m'est égal. Ce n'est qu'un objet. Certes, il était dans la famille depuis des années, mais notre famille n'existe plus. Elle s'est brisée. Mon *cœur* s'est brisé. On se fiche qu'une vieille assiette sans intérêt subisse le même sort. Je suis même heureuse de devoir balayer les débris. J'ai envie de m'éloigner des hurlements, jurons et engueulades qui ont ponctué la dernière heure – j'aimerais que nous en terminions dans les prochaines minutes, maintenant.

Mais avant que je puisse aller chercher un balai, Stevie m'attrape par l'épaule.

— Répète-nous ça encore une fois, Molly, me dit-il. C'est un putain de plan.

Je suis bien d'accord. De prime abord, il semble téméraire. Dément. Irréaliste.

J'ai eu tout le loisir d'y réfléchir dans le moindre détail, cependant. Et je crois à sa réussite de tout mon cœur réduit en miettes.

De toute façon, nous *devons* y arriver.

Longtemps avant la mort d'Alex, la banque a commencé à nous harceler. Nous recevions parfois jusqu'à deux ou trois coups de fil quotidiens. Les

mises en demeure se sont accumulées. Stevie, Hank, leurs femmes et moi avons raclé nos fonds de tiroir. Même Alex, mon grand homme, mon bébé, m'a donné les billets de cinq dollars chiffonnés qu'il gagnait en tondant la pelouse de Mme Baker, en bas de la rue.

Ça n'a pas suffi, hélas. Les remboursements, les intérêts... je savais que nous n'arriverions pas à les honorer. C'était une spirale infernale. Je me doutais que, tôt ou tard, nous perdriions définitivement la maison.

Puis nous avons dû faire face à une dépense supplémentaire inattendue, qui a aggravé la situation.

Les frais de l'enterrement de mon fils unique.

Voilà pourquoi, dans trois mois exactement, les quatre hectares que nous considérons comme notre foyer depuis si longtemps deviendront la propriété de la First Texas Credit Union. Sauf si nous activons mon « putain de plan », celui que j'ai concocté pendant des mois.

Celui qui, si Dieu le veut, nous sauvera.

— Inutile de gaspiller ta salive, Molly, objecte Hank. C'est de la folie. De la folie pure.

Là encore, je suis bien d'accord. Et dans des circonstances plus normales...

— Aux grands maux les grands remèdes, intervient Kim, l'épouse de Stevie, avec une détermination sereine.

Fille et femme de militaire, c'est une belle brune avisée que la vie n'a pas épargnée. En douze années de mariage avec Stevie, elle est devenue la sœur que je n'avais pas. Quand il est apparu évident qu'ils n'auraient pas d'enfants, Kim aurait fort bien pu s'aigrir. Au lieu de quoi, elle a reporté tout son amour sur Alex. Ainsi, elle a été la seule à avoir la patience de lui apprendre à faire du vélo. Il adorait ça.

— Je veux entendre ce que *lui* a à en dire, riposte Hank.

Du doigt, il désigne l'homme qui, dans la salle à manger contiguë, sirote du thé glacé au citron bien sucré en nous écoutant avec patience, n'intervenant que rarement dans la discussion.

— Si *lui* trouve ton plan dingue, Molly, enchaîne Hank, tu *sais* que...

Je le coupe :



— Son avis n’a aucune importance. Cette affaire ne concerne que la famille. Soit tout le monde marche, soit on oublie. Et on finit à la rue.

Mes frangins et mes belles-sœurs méditent mes paroles. De même que Nick et J.D., deux Marines à la retraite avec lesquels Stevie a combattu au Moyen-Orient il y a longtemps et qui sont devenus comme ses frères de sang. Surtout ces dernières années, quand ils ont joué le rôle d’aînés auprès d’Alex, l’emmenant chasser et pêcher, lui insufflant la notion essentielle de camaraderie. À son enterrement, ils étaient juste derrière nous, au deuxième rang, et ces deux vétérans tout en muscles s’essuyaient les yeux.

J’explique une dernière fois mon projet. Il est complexe et a peu de chances d’aboutir. Nous risquons de tout perdre. Mais ne rien faire mènerait à un résultat identique.

Un silence tendu s’ensuit, qui paraît durer une éternité...

— Je marche, lâche enfin Stevie.

Les Marines sont du genre direct.

— *Semper fi*, renchérit Nick, en recourant à la devise de son corps d’armée.

Il avance et fait un salut militaire, imité par J.D.

— On est quatre, alors, annonce Kim en posant sa main sur celle de son mari.

Debbie tripote nerveusement ses boucles blondes. Hésitante, elle cligne des paupières. J’apprécie Debbie. Pour être exacte, je devrais dire que j’ai *appris* à l’apprécier. Si elle n’avait pas épousé mon frère, nous ne serions sans doute pas amies. Elle est sympa mais timide. Elle s’efforce toujours un peu trop de plaire. Elle préfère suivre le courant plutôt que faire des vagues, surtout si Hank est impliqué. Là, elle l’interroge des yeux. Comme elle n’obtient aucune indication, elle a une réaction surprenante. Elle écoute son instinct.

— Cet endroit, murmure-t-elle, depuis toutes ces années... Moi aussi, je le considère comme mon foyer. Je marche.

Hank lève les mains. Il est le dernier obstacle.

— Vous vous rendez compte que vous me demandez de choisir entre ma famille et ma conscience ? proteste-t-il.

Mon regard dérive sur une photo fanée d’Alex à six ans suspendue au mur. Il est assis sur notre balançoire – un vieux pneu accroché à la branche du chêne immense qui pousse derrière la maison. Il affiche un sourire édenté. Il a l’air tellement petit. Tellement heureux. Tellement innocent.

*Tellement vivant.*

— Ce n’est pas un choix très compliqué à faire, je réponds.

Il finit par hocher la tête, non sans pousser un gros soupir. Lui aussi marche.

La décision est unanime. *Mon plan a été adopté.*

— Il ne reste plus qu’un petit problème, marmonne Debbie avec fébrilité.

Elle se penche et entreprend de ramasser les morceaux de la porcelaine qu’a cassée son mari.

— Où allons-nous trouver les soixante-quinze mille dollars nécessaires ?

## 5 minutes, 35 secondes

En dix semaines, depuis la mort de mon fils, j'ai dû dormir moins de dix heures.

Le jour, épuisée, je me traîne de pièce en pièce comme un zombie. La nuit, je n'arrive pourtant pas à trouver le repos. Je me tourne et me retourne dans mon lit. Je prie. Je pleure.

Mon esprit ne cesse de faire défiler en boucle mes moindres souvenirs d'Alex. Ce sont des flashes erratiques, sans aucun ordre chronologique.

D'abord, je le revois monter sur scène, adorable dans sa toge et coiffé de son mortier, lors de la « remise des diplômes » de fin d'école maternelle, il y a dix ans.

Puis resurgit la joie qu'affichait son visage le jour où il a marqué un but pour l'équipe de foot de son collègue.

Ensuite, ce sont ses premiers pas hésitants dans la cuisine de la ferme.

Celle que les miens et moi habitons depuis des décennies et des décennies.

Celle qu'on pourrait bientôt nous confisquer.

Pour l'instant, je suis couchée et je transpire dans la chaleur typique du Texas occidental. Elle ne faiblit pas bien qu'il soit 1 h 10 du matin, si j'en crois le vieux radio-réveil posé sur ma table de chevet.

Pour une fois, je ne pense pas à Alex.

J'ai les nerfs en pelote. Toute ma famille, au sens strict et au sens large du terme, celle avec laquelle je partage ou non des liens du sang, vient

d'accepter mon « putain de plan ». J'ai encore du mal à digérer la nouvelle. Demain, nous commencerons à...

*Une minute !* Je perçois quelque chose. Dehors. Un bruit métallique. Lointain mais audible.

Souffrant d'insomnie presque toutes les nuits depuis plus de deux mois, j'ai appris à identifier les sons qui se manifestent à cette heure. Les grésillements des grillons. Le glapissement occasionnel d'un coyote. À part ça, c'est surtout le silence qui règne. Notre maison est assez isolée.

Il se peut que ce ne soit qu'un animal. Ou alors... serait-ce un intrus ? À moins que j'entende des voix, que mon cerveau me joue des tours...

*Clang.*

Le même bruit, une fois encore. Il faut que je découvre d'où il vient.

Me glissant hors de mon lit, j'enfile mes pantoufles puis emprunte le couloir à pas de loup.

Je passe devant la chambre fermée d'Alex, dans laquelle je n'ai pas mis les pieds depuis qu'il n'est plus. J'ignore quand j'en aurai la force. Jamais, peut-être.

J'atteins la porte de Stevie et de Kim. Je frappe un coup avant de pousser lentement le battant. (Mon frère et sa femme sont revenus vivre ici il y a deux ans afin de limiter leurs frais et de participer aux nôtres, quand on a réduit le service de Stevie à la raffinerie de pétrole.)

Si Kim dort à poings fermés, la place à côté d'elle est vide. *Génial.* Stevie est sûrement sorti avec Hank, Nick et J.D. pour s'en jeter quelques-uns derrière la cravate. Ces derniers temps, ils ont tendance à céder à ce mauvais penchant, histoire de noyer leur chagrin. À quoi bon avoir un grand frère ancien Marine sous le même toit que soi s'il s'absente quand on a besoin de lui ?

*Tant pis. Je me débrouillerai seule.*

Je descends en catimini au rez-de-chaussée, où je gagne la cuisine. Je franchis le seuil dont le chambranle a servi de toise aux enfants Rourke au fil des ans. Pas uniquement à Alex. À mes frangins et à moi. À mon défunt père, John. À ma tante Anna et à mes cousins Matthew et Jacob. Des flopées de membres de la famille sur plusieurs générations.

Ce n'est pas le moment d'être sentimentale. Pas maintenant.

*Pas quand le danger rôde.*

Une lampe de poche est posée sur notre vieux réfrigérateur qui ronronne. Derrière, il y a un fusil de chasse à verrou encore plus ancien. Un Ruger.

Je m'empare des deux.

Déverrouillant la porte principale, je sors. J'allume ma torche et promène son faisceau sur l'allée et la cour. Tout semble normal. Tout est silencieux. Je pousse un soupir de soulagement. C'est peut-être mon immense fatigue qui m'incite à imaginer...

*Clang.*

Ça recommence. Aucun doute, ça vient de *l'arrière* de la ferme.

Agrrippant ma lampe et mon arme, je contourne lentement la maison en m'efforçant d'écraser le moins possible d'herbes sèches pour ne pas me trahir.

J'atteins la cour de derrière. Voilà des semaines que je n'y suis pas venue. Il n'y a pas un chat. Pas dans les parages immédiats, du moins. Soudain, le rayon de lumière rebondit sur un objet bleu métallique appuyé à la véranda.

C'est le VTT d'Alex, qui n'a pas bougé d'ici depuis sa mort.

Une boule se forme dans ma gorge. La douleur est encore si vive. Je me dépêche de la repousser, cependant, quand j'entends l'écho d'un énième *clang*. Il a retenti un peu plus à l'écart de la ferme.

Je me lance sur le sentier qui sinue entre les champs, en direction de l'ancienne grange. Les grillons m'assourdissent, les moustiques me dévorent le visage. Je m'entête, pourtant, le fusil sur le bras, prête à tirer... Même quand je dépasse le pneu accroché à la branche du gros chêne, l'endroit où a été prise la photo d'Alex que j'aime tant. Les yeux me brûlent...

Sauf qu'un nouveau bruit résonne, plus fort.

J'approche. De quoi s'agit-il ?

Je finis par découvrir un étrange spectacle. De la *lumière*. Qui filtre à travers les interstices des planches du vieux bûcher. Ce dernier est si pourri qu'il est sur le point de s'écrouler. De plus, il n'est pas relié au réseau électrique. Alors, d'où vient cette clarté ?

J'avance à pas prudents. La porte est entrebâillée. Je capte le ronronnement d'un générateur à essence, qui alimente ce que j'identifie comme une rampe de projecteurs. Je distingue à grand-peine une silhouette masculine en contre-jour, penchée sur ce qui ressemble à un pare-chocs.

Je ne comprends pas. Une voiture que je ne connais pas ? Un générateur ? C'est quoi, ce bazar ?

Je brandis mon arme... dont le canon heurte accidentellement la porte.

L'homme virevolte. J'ai l'index sur la gâchette.

C'est mon frère. J'écarte le battant à la volée, aussi étonnée que lui.

— Stevie ?

— Nom d'un chien, Molly ! Tu m'as flanqué une de ces frousses !

J'entre, regarde autour de moi. Une Ford Taurus, un modèle des années 1990, est perchée sur des parpaings. Sa carrosserie bleu métallisé est mangée de rouille. Le capot est ouvert, dévoilant un moteur en partie démonté, hérissé de tuyaux et de câbles.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? À 1 heure du matin ?

— Il est 1 h 15, rectifie Stevie, penaud, après avoir consulté sa montre.

Il ne s'est donc écoulé que quelques minutes depuis que je me suis tirée du lit ? J'ai pourtant l'impression que ça fait pas loin d'une heure. Détournant les yeux, mon aîné entreprend d'essuyer avec un chiffon la graisse qui macule ses mains. Il a l'air gêné. Comme un gamin pris en train de faucher un bonbon juste avant le dîner.

— Je... Explique-moi, Stevie. À qui est cette bagnole ? D'où vient-elle ? Et qu'est-ce que tu...

Je m'interromps, car j'ai commencé à assembler les pièces du puzzle.

Alex aura – aurait eu – seize ans dans quelques mois. Il aurait passé son permis de conduire.

Et le bleu métallisé était sa couleur préférée.

La boule dans ma gorge se reforme de plus belle.

— Un pote de la raffinerie avait cette bagnole dans son jardin, se justifie mon frère. Je lui en ai donné une centaine de dollars. J'ai profité de ce qu'Alex était au lycée et toi au marché – ou ailleurs, je ne sais plus – pour

la faire remorquer ici. Ensuite, avec Hank, on l'a poussée jusqu'à la grange. Depuis, je la bricole. Quand j'ai une minute.

Il se tait, promène avec mélancolie sa main sur l'aile rouillée, comme un cavalier qui ferait ses adieux à un cheval adoré qu'il faudrait faire piquer.

— Je lui réservais la surprise, reprend-il. À toi aussi. Et puis, ce soir... après notre discussion... moi non plus, je n'arrivais pas à dormir. Je me suis dit que je pouvais tout autant la désosser pour revendre les pièces.

J'ai beau savoir que mon frère n'est pas très démonstratif, c'est plus fort que moi. J'enlace son corps de géant, je le serre avec tout l'amour que j'éprouve pour lui. Il m'étreint lui aussi.

— Il l'aurait adorée, je murmure.

Nous nous séparons, un peu embarrassés. De nouveau, Stevie regarde sa montre.

— Mieux vaut que je rentre me reposer un peu, déclare-t-il. Je finirai ça ce week-end.

Tandis qu'il commence à ranger ses outils, je contemple la voiture. Une idée me traverse l'esprit.

— Pas si vite. Tu crois que tu peux réussir à la faire rouler ?

Il hoche la tête. Je poursuis :

— Tu te souviens du plan, hein ? Il va nous falloir un véhicule... pour filer.

## 4 minutes, 25 secondes

Je n'avais encore jamais braqué une arme sur quelqu'un.

— Ceci n'est pas un jouet, m'avait prévenue d'emblée mon père, la première fois qu'il m'a appris à tirer.

Ses grosses mains rêches ont placé son vieux Smith & Wesson Model 10 dans mes tendres menottes.

— Ne vise personne avec, sauf si tu es en danger. Compris ? Sinon, je te flanque une telle gifle que les yeux t'en sortiront de la tête.

Un avertissement que j'ai toujours gardé à l'esprit.

Tandis que je tiens ce même revolver, que je sens le bois froid de sa crosse dans ma paume, le laïus paternel d'alors me revient. Que penserait mon père aujourd'hui s'il savait ce que je mijote ?

S'il apprenait que je ne compte pas viser un individu...

Mais des *tas*.

Et menacer leur vie.

— Ça a marché ! s'exclame Hank avec un sourire nerveux.

Bien sûr que ça a marché. C'est moi qui en ai eu l'idée. Mon frère est assis sur le siège conducteur d'une Ford Taurus bleu métallisé de 1992 récemment restaurée et repeinte en noir. Ses plaques d'immatriculation ont été retirées, et ses numéros de série effacés.

— Ils sont en train d'appeler les secours, poursuit-il. Vous feriez mieux d'y aller maintenant si...



— Chut ! lui intime Stevie d'un ton sec de la banquette arrière.

Nous écoutons attentivement la radio qui, posée sur le tableau de bord, est branchée sur les ondes des flics. Si les grésillements et l'effet larsen m'empêchent de comprendre quoi que ce soit, mes frères, Nick et J.D. y parviennent, eux. Et ils semblent contents de ce qu'ils décryptent.

— La cavalerie arrive, annonce J.D.

À cet instant, j'entends une sirène de police. Suivie d'une deuxième. Puis celle d'un camion de pompiers. Et enfin, les ululements stridents d'une ambulance.

Des voix affolées résonnent dans la radio. Je réussis à saisir quelques mots : « tribunal », « paquet suspect », « évacuation » et « à toutes les unités disponibles ».

— Mettez vos masques, nous ordonne Stevie. On y va. Et rappelez-vous : on entre et on ressort. *Quatre minutes, pas plus.* Comme à l'entraînement.

Tous les cinq, nous enfilons les masques d'Halloween en caoutchouc dont nous nous sommes équipés. Ce sont des caricatures de divers ex-présidents. Stevie, Hank, J.D., Nick et moi nous transformons en Washington, Nixon, Reagan, Kennedy et Lincoln.

Hank reste au volant de la voiture, tandis que nous autres sortons. Je suis sur les nerfs. Nous traversons la rue calme et préparons nos armes.

*Cinq anciens chefs d'État s'apprêtent à dévaliser une banque.*

Nous faisons irruption dans la Key Bank. Stevie lâche aussitôt une salve de chevrotines dans le plafond.

— Mains en l'air et bien en vue !

Nous nous empressons de prendre nos positions respectives, celles que nous avons revues à de multiples reprises dans la vieille grange de la ferme, à trois comtés d'ici.

Les clients hurlent et paniquent, mais ils obéissent.

— Toi aussi ! braille Nick à un jeune agent de sécurité empoté.

Le même doit tout juste avoir terminé le lycée. *Je ne peux m'empêcher de songer qu'il a seulement quelques années de plus qu'Alex.* Dans son uniforme trop grand pour sa carrure d'avorton, il ressemble à un enfant qui

se serait déguisé avec les vêtements de son père. Il gratifie Nick d'un regard teigneux mais s'exécute sans protester.

*Jusque-là, tout va bien.*

— Videz vos caisses ! crie Stevie aux guichetiers.

J.D. leur lance à chacun un sac en toile de jute. Puis mon frère s'adresse au directeur de l'agence, un Hispanique d'une quarantaine d'années, vêtu d'un costume marron bon marché avec cravate ficelle et qui transpire abondamment.

— Allons ouvrir le coffre, vous et moi.

Il agite son fusil, histoire de souligner qu'il ne plaisante pas.

— Pas de souci, balbutie l'homme avant d'ajouter avec un sourire timide : Monsieur le Président.

Tous deux disparaissent dans le bureau du fond. Pendant ce temps, J.D. surveille les caissiers, qui s'empressent de fourrer des liasses dans les sacs bruns. Nick et moi tenons en joue les autres personnes présentes, toutes figées bras en l'air comme des statues. Je me rends compte que l'agent de sécurité boutonneux a toujours son pistolet dans son holster. Mais ce sont les clients qui m'inquiètent le plus. Nous sommes au Texas, après tout, et je suis prête à parier que quelques-uns dissimulent des armes sur eux.

Que l'un d'eux décide de se servir de la sienne est la dernière chose dont nous ayons besoin.

À travers les fentes de mon masque de Lincoln en caoutchouc étouffant, je surveille de près la quinzaine de malheureux : le couple d'Afro-Américains âgés dont l'homme murmure des paroles réconfortantes à son épouse terrifiée ; la jeune Blanche à la beauté vulgaire – une serveuse ou une strip-teaseuse, encore chaussée des escarpins à talons aiguilles qu'elle a portés toute la nuit et qui serre dans sa main la poignée de billets d'un dollar qu'elle espérait déposer sur son compte ; le gros sexagénaire au front dégarni, dont le blouson de cuir forme une bosse suspecte et qui regarde partout d'un œil avisé d'ancien soldat.

N'importe lequel de ces individus est susceptible de nous causer des ennuis. (S'il y avait des mères avec enfants, ce serait le genre d'ennuis que j'aurais beaucoup de mal à gérer.) Je ne cesse d'épier le groupe, traquant le

plus minuscule geste annonciateur d'une rébellion. *Tout en priant pour qu'il ne se produise pas.*

Deux nouvelles sirènes de police résonnent au loin.

— L'un de vous a-t-il déclenché le système d'alarme ? demande J.D., furibond, aux guichetiers.

Ils secouent la tête. Sauf que, imités par les clients, ils affichent une expression pleine d'espoir quand une voiture de patrouille passe à toute vitesse dehors... sans s'arrêter. Un sourire narquois étire alors les lèvres de J.D.

— Bien sûr que si ! ricane-t-il. L'un de vous l'a fait. Ou tous, même. Je vous préviens, ça ne sert à rien. Les flics de Plainview ont d'autres chats à fouetter, en ce moment.

Je consulte rapidement ma montre. Trois minutes et vingt-six secondes se sont écoulées depuis que nous avons quitté la voiture. *Quatre* minutes maximum, c'est le délai que nous nous sommes imposé. Même si elles sont occupées à l'autre bout de la ville, les forces de l'ordre vont finir par rappliquer ici.

Auquel cas, que Dieu nous vienne en aide.

*Qu'est-ce qui retarde Stevie dans ce foutu coffre ?*

Ma respiration s'accélère. La sueur qui coule de mon front et que je ne suis pas en mesure d'éponger me pique les yeux. Ce plan – *le mien* – était censé être infaillible...

— Filons ! claironne soudain mon frère aîné.

*Enfin !*

Tenant toujours en joue le directeur de l'agence, Stevie émerge du bureau du fond, un petit sac noir bourré de billets sur l'épaule.

— Par ici la monnaie ! ordonne J.D. aux caissiers.

Il se dépêche de réunir le butin. Nick et moi adressons un ultime regard aux clients pétrifiés et au garde qui s'agite nerveusement.

Puis les bandits présidentiels se dirigent vers la sortie.

*Bon sang ! Nous avons franchi la première étape sans encombre !*

Dehors, rien à signaler. Hank arrive en trombe au volant de la Taurus noire. Elle était destinée à devenir la voiture de mon fils... elle est

désormais notre moyen de fuite.

Je pousse la porte de la banque... Nous sommes presque tirés d'affaire...

C'est alors que, dans notre dos, une voix tremblante retentit, accompagnée par le déclic d'un chien qu'on arme.

— Plus un geste ! Sinon... Sinon je tire !

## 15 secondes

Je stoppe net et jette un coup d'œil derrière moi. Mes comparses aussi.

*Bordel de merde !*

Le gringalet qui sert d'agent de sécurité a décidé de jouer les héros.

— Mauvaise idée, fiston, souffle Stevie tout bas, en se retournant avec lenteur.

— Je vous répète de... de ne pas bouger ! Sinon, je vous jure que... que je vous descends tous !

À cinq contre un, il a peu de chances d'y arriver. Le SIG Sauer qu'il brandit tremble si fort entre ses mains couvertes de taches de rousseur que je crains qu'il ne le lâche – Dieu sait les dégâts que ferait une balle perdue et ce qui pourrait s'ensuivre.

Je dois reconnaître que j'éprouve presque de la peine pour ce jeune homme. L'instinct maternel, peut-être. Ou alors, c'est parce qu'il a quasiment l'âge d'Alex. D'accord, il nous barre le chemin de la liberté. D'accord, il risque de tout gâcher. N'empêche...

— Po... posez vos armes ! chevrote-t-il.

— Je t'accorde une dernière chance de nous laisser partir, gronde Stevie.

Le même ne flanche pas.

— Non. Tu vois, c'est *moi* qui vais *vous* donner une dernière chance de...

— On n'a pas le temps d'écouter tes conneries ! aboie J.D.

Il a raison. *La moindre seconde gaspillée...*

Ce dont Stevie a conscience, bien sûr. Il agit en conséquence. Rapide comme l'éclair.

En un clin d'œil, il s'agenouille et vise l'agent de sécurité de derrière son sac.

L'autre s'affole et tire – très au-dessus de la tête de mon frère –, explosant une des portes en verre de l'agence.

Stevie envoie un unique coup de fusil en direction du parquet, en plein dans le pied du gosse.

Ce dernier pousse un gémissement et se recroqueville sur lui-même, perdant au passage son pistolet.

— Tu viens de te faire blesser pour du fric qui ne t'appartient même pas, commente Stevie. Désolé, petit.

Sur ce, nous détalons comme si nous avions le feu aux fesses.

Nous grimpons précipitamment dans la Taurus. Hank démarre sur les chapeaux de roue, me laissant à peine le temps de refermer la portière.

*On a réussi !* Voilà ce que je pense en retirant mon masque de Lincoln tout gluant. L'adrénaline court encore dans mes veines.

À la réflexion, ça a été plus facile que ce que je craignais.

*C'est maintenant que le plus dur commence.*

## 5 minutes, 5 secondes

— Merde ! Ce sont de sacrés fils de pute !

L'agent spécial Mason Randolph salue cette observation d'un signe de tête imperceptible. Il est parvenu à une conclusion identique il y a des heures. Avant même d'entrer dans la banque.

Avant même d'embarquer dans le jet privé Gulfstream du FBI à destination de Plainview. Avant même de retirer ses bottes de cow-boy de sa table de travail, au troisième étage de l'agence locale du Bureau, à El Paso.

Comme il l'a expliqué à ses collègues dans la voiture qui, toutes sirènes hurlantes, les emmenait à l'aéroport, il a compris qu'ils avaient affaire à des braqueurs malins comme des singes sitôt qu'il a eu vent de l'alerte à la bombe lancée au moment du cambriolage, à l'autre bout de la ville.

Ça ne l'a pas plus inquiété que ça, cependant. En vérité, il *espérait* un défi de cette taille.

En vingt ans de carrière, Randolph a gravi comme une météorite les échelons au sein du FBI en résolvant les dossiers les plus difficiles apparus dans le sud-ouest du pays. Tueurs en série. Enlèvements. Trafics de drogue. Trafics *d'êtres humains*. Attaques de banques et menaces potentielles d'attentats. Mais c'est la première fois qu'il se heurte à une fausse alerte terroriste *et* à un vrai braquage simultanés.

Il connaît la région mieux que quiconque au Bureau. Le terrain, les habitants, la culture, les délinquants. Il sait comment tourner cela à son avantage.

Tout comme il sait ce qu'il a sacrifié de sa vie personnelle pour en arriver là. À quarante et un ans, avec sa haute taille, son beau visage et son épaisse crinière brune, il a eu plein de petites amies, mais n'en a épousé aucune.

Il a également eu des tas d' « enfants » – c'est ainsi qu'il appelle les *victimes* de ses affaires. D'innombrables innocents, vivants ou morts, envers lesquels il a éprouvé de la compassion, un sentiment protecteur presque paternel.

Ce qui n'est pas pareil que fonder une famille. Pas du tout. Il en est conscient. Il n'empêche, résoudre les cas les plus complexes, éviter le pire du pire, tout cela en a valu la peine, à ses yeux. Il est ainsi.

Ce braquage doublé d'un prétendu attentat à la bombe ne sera pas différent.

Durant le survol du désert texan, Mason et son équipe ont revu les faits.

Plus tôt ce matin, un paquet suspect a été découvert devant le tribunal du comté de Hale. Il s'est révélé vide, à part quelques grammes de Tannerite, un explosif de bazar légal utilisé pour rendre visibles les cibles touchées au stand de tir. Ça a cependant suffi pour qu'on fasse venir un chien renifleur de la police d'État et pour qu'on évacue le pâté de maisons. Les flics, shérifs et rangers du comté ont été mobilisés durant des heures, tous jusqu'au dernier.

Pendant ce temps-là, à cinq kilomètres de distance, quatre individus armés, gantés, en tenue de camouflage et cachés derrière des masques d'Halloween représentant quatre présidents américains sont tranquillement entrés dans la Key Bank avant d'en ressortir tout aussi tranquillement, lestés de quatre-vingt mille dollars. Ils se sont volatilisés dans le désert brûlant avant que la standardiste de la police ait réussi à mettre la main sur une patrouille libre.

Oui, ces sales types ont bien joué leur coup.

— Apprenez-moi plutôt quelque chose que je ne sais pas, rétorque Randolph au Texas ranger John Kim, l'agent de liaison du FBI sur place, tandis que les deux hommes contournent les débris de verre de la porte de la banque.

Natif du Texas, ayant grandi et effectué toute sa carrière dans l'État de l'étoile solitaire, Mason y a rencontré des centaines de représentants de la



loi de tout poil, mais ce type d'origine coréenne bedonnant et débraillé, avec son accent local à couper au couteau, c'est une première.

— Ça, c'est *votre* partie. C'est vous le type qui fait des miracles, d'après la rumeur.

Randolph avance dans la pièce où il règne une chaleur accablante. On a coupé la climatisation afin de préserver d'éventuelles preuves, la température frôle donc les quarante degrés.

Pas question de passer plus de deux éprouvantes minutes – trois, à la rigueur – ici.

Ça tombe bien, il ne lui en faut pas plus.

Il balaie la scène de crime de ses yeux bleus plissés. Il remarque deux douilles vides et des grappes de chevrotines, la première dans un carreau du plafond, la seconde près d'une tache de sang séché, sur le sol en marbre.

— Normalement, je suggérerais d'envoyer tout ça au labo, dit John, mais là, ce serait gaspiller l'argent du contribuable.

Mason comprend son point de vue. L'intérieur du canon d'un fusil est lisse. Contrairement à ce qui se passe avec une balle, procéder à des tests balistiques sur de la chevrotine ou des douilles ne sert à rien. Mais l'agent spécial Mason Randolph ne néglige jamais aucune piste, quel qu'en soit le prix.

— J'aimerais avoir les mêmes superpouvoirs que vous, ranger, lâche-t-il en levant les yeux au ciel. Un seul *regard*, et vous êtes capable de prédire que nous n'aurons pas d'empreintes, de fibres ni de traces d'ADN. À votre avis, faut-il que nous examinions la fausse bombe déposée au tribunal ?

Kim grince des dents. Il n'apprécie guère l'ironie. Pas plus qu'il n'apprécie qu'on lui fasse la leçon.

— J'ai appris que vous aviez visionné les bandes des caméras de surveillance, répond-il. Pourquoi vous êtes-vous tapé le voyage jusqu'ici, alors ? Vous avez découvert autre chose sur les suspects que leur taille et leur corpulence ?

Mason acquiesce.

— Le caoutchouc.

— Pardon ? réplique l'autre, surpris.

— Leurs masques. C'est notre seule piste. Pour l'instant.

Après une seconde d'interruption, il enchaîne :

— Les témoins affirment que nos quatre types avaient l'accent de l'ouest du Texas. Impossible de tromper tous ces autochtones. Déduction, nos braqueurs sont du coin. Si vos hommes veulent se rendre utiles, qu'ils commencent par écumer toutes les boutiques qui vendent des costumes et des articles de fête à cent cinquante kilomètres à la ronde. Halloween est fini depuis belle lurette. Trouvez-moi les accros à la politique qui ont acheté leurs déguisements il y a cinq mois. Et qui les ont payés en liquide.

Les ressources de Mason et son ingéniosité impressionnent Kim. C'est une approche originale à laquelle lui-même n'aurait jamais songé, qu'il aurait encore moins poussée aussi loin. Il a du mal à cacher son scepticisme, cependant.

— Sans vouloir un instant remettre en question les idées d'un des fédéraux les plus formidables du sud-ouest, agent Randolph, je...

— Pourquoi ai-je justement l'impression du contraire ?

John s'entête :

— Vous croyez aux miracles, si vous pensez que...

— Ce que je pense, le coupe Mason d'un ton sec, c'est que nous avons cinq voyous en cavale qui ont filé juste sous notre nez. Qui nous ont tendu un piège dans lequel nous sommes *tous* tombés comme un seul homme. Qui, ainsi que me l'ont rappelé mes collègues de la Sécurité intérieure durant une téléconférence dans la voiture qui m'amenait de l'aéroport, sont assez futés pour fabriquer une fausse bombe. Dieu nous garde s'ils se décident à en bricoler une vraie.

— Vous avez raison, admet Kim en fronçant les sourcils, mais vous voulez suivre la piste de leurs masques ? Moi, je dis que c'est comme chercher une aiguille dans une meule de foin. D'ailleurs, vous le savez.

Peut-être, mais Mason reste impassible, bien que cinq minutes dans cette fournaise, ce soit beaucoup trop long à son goût.

— Quand nous l'aurons trouvée, cette aiguille, ranger – et nous la trouverons –, faites attention de ne pas vous piquer avec.

## 45 secondes

En 1933, mon arrière-grand-père Joseph Rourke a construit la solide table en chêne qui meuble notre cuisine depuis lors. Il imaginait sûrement ses descendants se rassembler autour pour partager des repas, se raconter des histoires et rire ensemble.

En revanche, il n'avait sûrement pas prévu qu'ils se réuniraient pour compter une petite fortune dérobée à une banque le matin même sous la menace d'armes à feu.

— Quatre-vingt-deux mille cent dix-sept dollars ! s'exclame Hank après avoir vérifié trois fois ses additions. Quatre-vingt-deux mille cent dix-sept fichus dollars !

De petits cris et des rires résonnent dans la pièce. Moi, je reste silencieuse. Le choc, le soulagement et l'enthousiasme me submergent. Je vis une expérience qui n'a rien d'ordinaire.

— C'est dingue de voir autant d'argent réuni, commente J.D., à la fois subjugué et impressionné.

— C'est fou le peu de place que ça prend, renchérit Nick, qui aide Hank à empiler les liasses de billets retenus par des élastiques : le tas obtenu n'est pas plus haut que deux annuaires téléphoniques.

Il a raison. Dans les films, le butin des voleurs forme toujours des tours qui montent jusqu'au plafond.

Sauf que nous sommes dans la réalité. Les choses incroyables y font moins d'effet.

En même temps, au cinéma, les voleurs – autrement dit nous, aussi cinglé que ça paraisse – finissent toujours par être pris. À cause de l'incontournable flic, un beau gosse dur à cuire qui n'obéit qu'à ses propres règles et réussit à tous les coups à traîner les malfaiteurs devant la justice.

Mais, je le répète, ceci est la réalité. Notre cause est trop juste. Trop importante. Nous agissons pour sauver notre propriété. Notre gagne-pain.

*Tout ça, c'est pour mon fils mort.*

Mon plan est parfait. Nous ne serons pas attrapés. C'est impossible.

Ou est-ce que je me trompe ?

Stevie semble avoir deviné mes pensées. Il s'empare du calepin sur lequel Hank a aligné ses chiffres. Il s'approche de la cuisinière, allume un brûleur et laisse tomber les feuilles sur la flamme bleue qui tremblote. En quelques secondes, les preuves sont réduites en cendres.

— Depuis quand ne l'as-tu pas utilisée, Molly ? me demande Stevie avec un petit sourire en promenant son index sur la plaque maculée d'un film de graisse poussiéreuse.

— Quatre-vingt-neuf jours.

Ma réponse a été immédiate. Murmurée. Mes frères et leurs copains rigolent. Ils cessent quand je leur explique ce que signifie ce nombre.

— Il faut croire que je n'ai pas eu très envie de cuisiner depuis la mort d'Alex.

Mes paroles ont plombé l'ambiance. Une douleur aiguë me tord les entrailles, alors que des souvenirs de mon fils remontent à la surface. Sa disparition est encore si récente. Si pénible. Si réelle.

Il n'empêche, je m'en veux d'avoir gâché l'humeur festive. D'avoir douché notre besoin impérieux de réjouissances. Ce que mon aîné comprend immédiatement.

— De la bouffe mexicaine, ça tente quelqu'un ? s'enquiert-il. C'est moi qui régale. Doubles tacos pour tout le monde !

La bande retrouve son entrain tapageur.

— Un gordita pour moi... Non, un chalupa !

— Un poulet fresco pour moi !

— N'oublie pas les nachos, mon pote !

— Pas question ! je rugis en brandissant une poêle à frire. D'accord pour des tacos, mais faits maison !

L'idée enchante l'assistance. Moi aussi.

Mon garçon chéri continue de me manquer à chaque seconde de chaque minute de chaque jour.

Mais cuisiner pour tous les autres êtres que j'aime m'a manqué aussi.

Voilà pourquoi, ce soir, pour la première fois depuis pratiquement treize semaines, le dîner à la ferme des Rourke a retrouvé un semblant de normalité.

## 1 minute

Certains soutiennent que minuit est l'heure la plus terrifiante pour traîner dans un cimetière.

Ils ont tort.

L'heure la plus terrifiante, ce sont les prémices du jour. Parce que les lueurs de l'aube effacent toutes les cachettes où se dissimuler. Où fuir son chagrin. *Où échapper à soi-même.*

Hier soir, je n'ai tout bonnement pas réussi à m'endormir. (Rien de neuf, certes.) Bien entendu, l'agitation qu'a déclenchée notre braquage est en partie responsable de mon insomnie. Mais ma culpabilité a dû intervenir aussi. Pas celle d'avoir commis un délit ; celle d'avoir de nouveau éprouvé une étincelle de joie. D'espoir. Nous allons sauver la ferme.

Je me sens coupable à l'idée que mon « putain de plan », pour reprendre l'expression de Stevie, puisse fonctionner.

Je m'agitais encore dans mon lit quand mon vieux radio-réveil a affiché 2 h 30 du matin. D'habitude, je serre les dents et m'oblige à rester couchée jusqu'à l'aurore, moment où je décide enfin de me lever pour le début officiel de ma journée.

Cette nuit, je n'ai pas réussi à tenir. Ça a été plus fort que moi. Il fallait que je bouge. Que je me rende quelque part. À un endroit bien précis.

Au volant de mon pick-up, j'ai parcouru la quarantaine de kilomètres jusqu'au cimetière de Trinity Hills. Je me suis garée devant les grilles et j'ai terminé le chemin à pied.

Je suis venue ici plus de fois que je peux les compter. Quotidiennement depuis les obsèques, au minimum. Certains jours, j'ai fait deux visites. M'attardant à peine une minute ou traînant pendant des heures.

Cette nuit, je l'ai pressenti, ce serait la seconde option qui l'emporterait.

Alors que j'approchais de la tombe d'Alex, me guidant grâce au faisceau de ma lampe électrique qui dessinait de longues ombres inquiétantes, la première émotion que j'ai éprouvée a été la rage.

*Qui a osé laisser des saletés sur la sépulture de mon fils ?*

De plus près, cependant, j'ai identifié les papiers froissés empilés en bas de la stèle : un tas de BD.

Alex et ses BD. Qu'il aimait tant. Sa chambre en regorgeait, véritable bibliothèque de comics, avec leurs aventures pleines d'audace.

Je me suis dit que certains de ses amis avaient dû déposer ces albums hier. Cette pensée m'a rassérénée.

Parce que Alex *adorait* ses amis. Encore plus que les BD. Il partait camper avec eux, s'exerçait au tir avec eux, chevauchait son VTT bleu avec eux – celui qui est encore appuyé contre la balustrade de la véranda, à l'arrière de la maison. Celui que je ne me résous pas à ranger.

Et ses amis lui rendaient bien son affection. Parfois, quand quelques copains venaient dormir chez nous, je me glissais dans le couloir et me postais devant la porte de sa chambre. Pas pour les espionner, juste pour les écouter rigoler.

Existe-t-il un son plus doux aux oreilles d'un parent que le rire de son enfant ?

Ce souvenir, accompagné par tant d'autres, n'a cessé de me hanter toute la nuit. Ces trois dernières heures, j'ai fait les cent pas, je me suis agenouillée, j'ai prié et pleuré – oh, comme j'ai pleuré ! – sur la tombe de mon fils de quinze ans.

Je me rends compte cependant que le ciel a commencé à virer d'un noir d'encre à un bleu soutenu. *La couleur préférée d'Alex*, ne puis-je m'empêcher de songer. Les oiseaux se sont mis à gazouiller. Je regarde mon téléphone portable. Il est presque 6 heures du matin. Dans quelques minutes, ce cimetière sombre sera inondé d'une chaude lumière.

Je ne suis pas en mesure de supporter ça. Loin de là, même.

Il faut que je rentre. J'ai encore du boulot.  
*Je suis loin d'avoir terminé ma mission.*



## 1 minute

Depuis une heure, je crapahute et rampe avec Stevie dans des broussailles d'un mètre de haut. Mon corps entier me fait souffrir.

J'ai mal au dos, des élancements dans les genoux et les poignets. La moindre parcelle exposée de ma peau est soit trempée de sueur, soit égratignée par les ronces, soit attaquée par les moustiques.

Mais j'oublie tout de mes souffrances *quand je me rappelle les raisons de ma présence ici.*

La deuxième phase de mon plan est prévue pour se dérouler d'ici moins d'une semaine, à quelques centaines de mètres de l'endroit où Stevie et moi sommes cachés en ce moment : à la lisière du Golden Acres Ranch, un grand élevage de chevaux situé non loin de la frontière qui sépare le Texas de l'Oklahoma.

Ce soir, la propriété grouille des plus riches familles de la région. Des tours à dos de poney et des numéros de cirque ont été prévus pour les enfants. Les adultes auront droit à du homard grillé et à du mousseux.

Il y a pire façon de fêter le 4 Juillet.

Et c'est la couverture idéale pour l'opération de reconnaissance que mon frère et moi avons organisée.

Pourvu qu'on ne nous surprenne pas.

— Je compte six... non, sept issues réparties sur les murs trois, quatre et cinq, chuchote Stevie.

Il épie les lieux à travers la lunette qu'il a détachée de son fusil de chasse. Son objectif, ce sont les immenses écuries beiges qui occupent le centre du terrain. Elles n'ont rien en commun avec les bâtiments longilignes habituels. Dotées d'élégantes colonnes en pierre et de pignons d'un blanc immaculé, elles évoquent plutôt un énorme manoir.

Beaucoup d'argent circule à Golden Acres. Bien plus que ce qui passe entre les mains de la plupart des *banques*, dans cette partie de l'État. Surtout à la saison des ventes aux enchères.

*Et nous allons tout rafler, jusqu'au dernier penny.*

Je souffle :

— Tu aperçois les autres murs ?

Je retranscris de mon écriture en pattes de mouche les observations de mon aîné sur un minuscule calepin. L'obscurité totale rend l'opération difficile.

— Ça ne va pas tarder, répond-il en jetant un coup d'œil à sa montre.

Avant que j'aie le temps de lui demander ce qu'il veut dire par là, une explosion déchire le silence nocturne. Mon cœur bondit dans ma poitrine. *Boum !* Une deuxième déflagration retentit, puis une troisième, puis...

Des *feux d'artifice* illuminent le ciel.

Et éclairent le reste des écuries.

Profitant de ce que les invités poussent des « oh ! » et des « ah ! », Stevie récolte des informations supplémentaires sur le bâtiment. Les autres sorties, les angles de vision, l'emplacement des caméras de surveillance, la position des *agents de sécurité* habillés en civil.

Je note tous ces détails. Ce futur coup fera passer le braquage de la Key Bank pour une promenade de santé. Nous ne saurions être trop prudents ni trop préparés.

— OK, c'est bon, déclare Stevie. Filons tant qu'il y a du bruit.

Ça me convient. À pas de loup, nous contournons les buissons et rebroussons chemin en direction de la route. Nous avons à peine parcouru quelques mètres que...

— Par ici !

Une voix d'homme jeune. Des pas. Qui approchent vivement de nous.

*Merde ! Stevie m'adresse un regard. Ne bouge pas, pas de panique...*

Ma respiration est heurtée. Je m'aplatis encore plus parmi les arbustes épineux avant de pivoter doucement la tête pour voir qui nous a repérés. Le service de sécurité de Golden Acres ? La police ?

Soudain, j'entends les rires d'une fille. Je me détends.

Ce ne sont que deux adolescents qui se sont échappés pour batifoler.

Ils se laissent tomber sur un carré herbeux pentu, s'embrassent, se pelotent, inconscients de la dangereuse proximité de deux délinquants novices.

Mon frère et moi décampons. Malgré moi, je songe que nous n'aurons pas autant de chance la prochaine fois.

## 1 minute

En tant qu'ancienne reine de beauté du comté de Scurry – trois années d'affilée –, je sais comment me maquiller. Ça fait vingt ans que je me pomponne.

Mais je n'avais jamais exercé mon savoir-faire sur quelqu'un d'autre.

— Arrête de te tortiller, je râle en étalant une goutte de produit. Tu as surmonté le camp d'entraînement de Parris Island, ne me dis pas qu'un peu de fond de teint t'effraie, tout de même !

Vous avez compris. Je suis en train de farder mon ancien Marine de frangin. Des ricanements retentissent autour de nous : Hank, Nick, J.D. et mes deux belles-sœurs, Kim et Debbie. J'ai blagué pour alléger l'atmosphère.

— Et on sait bien que tu as déjà essayé d'être joli comme un cœur, sergent ! se marre J.D.

De nouveau, tout le monde s'esclaffe. Sauf Stevie.

— Très drôle, *caporal*, ronchonne-t-il.

J'attrape un crayon à sourcils.

— Même si tu n'es pas d'humeur à plaisanter, tu veux bien m'adresser un grand sourire, s'il te plaît ?

Il obtempère en une grimace qui plisse son visage. Hank, Nick et J.D. l'imitent, tandis que Debbie et Kim les griment également.

Je promène mon pinceau brun foncé sur les sillons qui creusent les joues et le front de Stevie, ainsi que sur ses pattes d'oie, afin d'accentuer les

moindres creux et renflements de ses traits de la manière la moins artificielle possible. Histoire de ne rien laisser au hasard, je lui ajoute des taches de vieillesse.

Le but n'est pas qu'il soit beau.

Le but est de le vieillir de vingt-cinq ans.

Nous nous préparons en vue de notre coup à Golden Acres. Cette fois, nous ne porterons pas des masques de président. Nous afficherons les têtes dont la nature nous a dotés.

Nous ne serons pas armés non plus.

— Dieu du ciel ! rigole Debbie. C'est donc à ça que je dois m'attendre ?

Elle achève son travail sur Hank. Ce dernier est allé jusqu'à se raser le sommet du crâne, afin de donner l'impression qu'il perd ses cheveux. Il a complété son déguisement avec de fausses lunettes qui ont tout de culs-de-bouteille. Elle lui tend un miroir de poche pour qu'il juge du résultat.

— Bon sang ! grommelle-t-il en clignant des yeux. On dirait p'pa.

Notre père a succombé à une crise cardiaque il y a quelques années, à soixante-sept ans. Hank n'en a pas quarante. Mais c'est vrai que, maquillé ainsi, il lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

— Pas étonnant que tu n'aies pas été le préféré de m'man, je lance.

Les rires fusent. Stevie attrape ma main.

— Un peu de concentration, Molly. L'heure tourne.

Il a raison. Je finis d'assombrir sa peau et de mettre en relief ses rides, veillant à ce que l'ensemble paraisse homogène et naturel. Ensuite, je m'empare de la perruque et cache la coupe réglementaire qu'il continue d'arborer sous une tignasse de cheveux gris qui se déplument.

La transformation est terminée. Le rendu est incroyable.

— Alors ? veut-il savoir.

— C'est extra. Tu n'as jamais été aussi beau.

Il consulte sa montre avant de regarder les deux filles et les trois « vieillards » qui se tiennent dans la cuisine.

— Debbie, Kim, brûlez tous les pinceaux et les brosses que vous avez utilisés dans le brasero de derrière, ordonne-t-il. Nick, vérifie une dernière fois le pick-up. Hank, occupe-toi de la carte et de l'itinéraire. Molly, dès

que tu auras terminé, rejoins-nous, J.D. et moi, pour qu'on revoie le plan au sol.

Les tâches attribuées, chacun passe à l'action. Moi comprise.

Il me reste une dernière personne à maquiller.

*Moi-même.*

## 7 minutes, 15 secondes

Nous avons beau nous trouver chez les ploucs du nord-est du Texas, il suffirait d'un brin d'imagination pour se croire à Beverly Hills.

BMW, Mercedes et Cadillac se succèdent devant les grilles principales du Golden Acres Ranch. De jeunes voituriers ouvrent poliment les portières à de riches fermiers, à d'arrogants cavaliers et à de gras propriétaires de chevaux de course, tous tirés à quatre épingles.

Nous autres « seniors » sommes entassés à cinq dans un pick-up Ford F-150 rouge de 1996 rongé de rouille. (Nous l'avons acheté en liquide à l'autre bout de l'État, sans carte grise, et mes frères l'ont réparé dans le bûcher de notre grange, tout comme Stevie l'a fait pour la Taurus qui nous a servi lors du braquage, celle qui était à l'origine destinée à Alex.)

— Notre bagnole est plus vieille que certains des mêmes employés ici, signale Hank en se mettant dans la file d'attente.

— T'inquiète, je réponds, notre fric, lui, n'a pas d'âge.

Je prépare le billet à glisser au garçon qui s'occupera de garer la Ford. Tandis que nous nous rapprochons du portail, nous retirons subrepticement et empochons les gants en latex que nous avons enfilés pour éviter de laisser des empreintes dans l'habitacle.

J'ai conscience que les voituriers et les invités nous regardent de travers. Pour eux, il est évident que nous sommes des fossiles qui n'ont pas leur place ici ; une source d'irritation ; un spectacle peu ragoûtant. Ça ne va pas plus loin, cependant, et on nous oublie vite.

Ce qui est le but, justement.

— Bonsoir, monsieur, dit le voiturier en ouvrant la portière à Hank.

Il est vêtu d'un polo aux couleurs de Golden Acres et a du mal à retenir une grimace à l'idée de se charger de notre guimbarde. Je descends derrière Hank.

— Tu veux bien la mettre pas trop loin ? je croasse de ma plus belle voix de croulante. Mon arthrite m'empêche de rester trop longtemps debout, tu comprends ? Tu serais un amour.

Avant que le garnement ait le temps de lever au ciel des yeux exaspérés, je lui tends l'argent que j'ai préparé. Voilà qui suffit à le rasséréner – c'est une coupure toute neuve de cinquante dollars.

— Avec plaisir, madame !

Nous entrons dans la propriété. Nous fauflant parmi les invités, nous clopinons à travers la gigantesque pelouse qui s'étend devant les vastes écuries beiges où doit se tenir l'événement majeur de la soirée.

— Madame, messieurs, un instant, s'il vous plaît.

Un malabar nous intercepte. Coiffé d'un immense chapeau de cow-boy noir, il mâchonne un cigarillo éteint. Il n'a pas l'air très amical. Même privé des deux abrutis qui le flanquent ou du Colt Desert Eagle qu'il porte à la hanche, je l'identifierais sans aucune difficulté, puisque Stevie et moi avons procédé à des recherches exhaustives sur les lieux.

Il s'agit de Billy Reeves, le chef de la sécurité irascible et prétentieux de Golden Acres.

— Vous n'objecterez pas à ce que nous prenions quelques... précautions, n'est-ce pas ? Les armes sont interdites dans l'enceinte du ranch.

*Tu parles, Charles ! C'est un mensonge éhonté.* Rien qu'une excuse pour nous fouiller, dans l'espoir de trouver une raison de nous flanquer dehors.

Sans nous laisser le loisir de répondre, les sbires de Billy, obéissant à un geste du menton de leur chef, entreprennent de chercher des flingues dissimulés sous nos vêtements. Ils nous palpent de la tête aux pieds et – on n'est jamais trop prudent – promènent un détecteur de métaux autour de nos corps.

Nous n'avons rien sur nous, ils en seront pour leurs frais.

— Vous avez un problème, jeune homme ? chevrote Hank d'une voix douce et éraillée.



— Je crains que vous ne vous soyez trompés d'endroit. Ceci n'est pas une soirée bingo.

La brute et ses acolytes ricanent. Nous ne réagissons pas.

— Ce sont des enchères privées, insiste Reeves. Il est exigé de disposer d'une réserve minimale de soixante-quinze mille dollars en obligations ou en espèces.

— Zut alors ! je m'exclame en feignant la surprise. Je dois perdre la boule.

J'ouvre la mallette en cuir que je tiens.

— J'aurais juré que c'était soixante-seize mille !

Les liasses débordent de ma sacoche. Les yeux exorbités, Billy grogne. Il ne sait plus que dire. Il est furieux d'avoir été humilié, surtout par une vieille dame. Sans un mot, il décampe avec ses hommes.

Nous échangeons des regards soulagés.

— Pff ! soupire Hank. Les jeunes d'aujourd'hui !

Il secoue la tête, et les fausses rides à la commissure de ses lèvres s'accroissent quand il sourit.

— Aucun respect pour leurs aînés, ajoute-t-il.

Nous rions, heureux de ce bref interlude comique. *On en a bien besoin.*

Nous pénétrons enfin dans les écuries.

Tandis que nous avançons, Stevie observe de près les nantis qui participeront à la vente. Je ne l'ai jamais vu aussi nerveux.

Je comprends vite pourquoi.

Inutile de porter des lunettes pour constater que pratiquement tout le monde arbore une bosse suspecte sous sa veste ou son gilet. Sauf nous.

*Tu m'en reparleras, des « armes interdites dans l'enceinte du ranch ».*

— J'ai l'impression que nous sommes les seuls à nous balader à poil, me murmure mon aîné. Tu es sûre qu'il n'y aura pas de pépin ?

D'un geste rassurant, je serre son bras musculeux.

*Un peu, que j'en suis sûre.*

## 3 minutes, 40 secondes

Stevie, Hank, J.D., Nick et moi déambulons dans les immenses écuries.

Nous nous efforçons de nous fondre dans la foule qui examine quelques dizaines de chevaux exotiques dans leur box avant que les enchères débutent.

En vérité, nous procédons à un repérage. Nouveau décompte des issues, vérification du chemin par lequel nous fuirons.

Tout en cherchant l'ultime élément qui nous manque encore.

Nous sommes prêts à utiliser celui qu'aura déniché l'un de nous en premier mais, officiellement, cette tâche m'incombe, et je ne tiens pas à faire faux bond à mes complices. Je me promène avec une décontraction affichée tout en gardant l'œil ouvert. J'ai beau fouiller le moindre recoin, je ne trouve cependant pas ce que je veux.

Alors que je continue ma traque, dans une stalle voisine, une des bêtes se met à piétiner le sol et à hennir. J'ai beau savoir que je n'en ai pas franchement le temps, son agitation attire mon attention.

J'ai une sorte de sixième sens pour détecter un cheval en détresse. Cet instinct s'est manifesté à l'adolescence, époque où je montais souvent. Un ami de mon père, Angus, possédait quelques animaux dans sa ferme située à cinq kilomètres de chez nous. Il m'autorisait à les faire travailler, à condition que je les panse, les nourrisse et nettoie l'écurie.

Je rêvais alors de participer à des concours hippiques et même d'avoir mon propre élevage un jour. Le marché me convenait donc tout à fait.

J'adorais ces bêtes plus que tout au monde. Je les considérais presque comme les miennes.

Puis le pauvre Angus a eu une attaque. Son fils a débarqué de Dallas, l'a collé dans une maison de retraite, a vendu la propriété avec son cheptel, et c'en a été fini.

Ça a été l'un des moments les plus tristes de mon enfance. Malgré ma jeunesse, je me rappelle avoir songé que la brutalité avec laquelle la vie pouvait changer était dingue, effrayante, la mienne autant que celle d'Angus, en l'occurrence. Ainsi que celle des chevaux. Sans parler de la vitesse à laquelle la demeure de toute une vie ancestrale était susceptible de disparaître.

Voilà ce qu'il ne faut pas que j'oublie : c'est pour *empêcher* qu'il arrive la même chose à la *nôtre* que nous nous sommes lancés dans cette entreprise.

Je vais vers le box. De l'autre côté des barreaux m'attend un étalon bai de toute beauté, à la longue crinière noire et aux balzanes sur les jambes arrière. Il est sensationnel.

— Du calme, mon grand, je lui chuchote. Tu n'es pas le seul à être nerveux, ce soir.

Je fixe ses grands yeux humides en essayant de lui insuffler un peu de paix. D'établir un lien entre nous. Puis je tends la main. Lentement, il s'approche et la flaire avant d'y poser ses naseaux.

— Qui espérez-vous donc tromper, jeune fille ?

Je me raidis d'un coup. *Flûte ! Mon déguisement n'a pas fonctionné ! Mission annulée !*

— Vous n'achetez pas de chevaux. Vous *murmurez* à leur oreille. Pour de vrai.

Me retournant, je découvre un homme d'un certain âge – authentique, lui – qui me sourit de toutes ses dents. À son costume trois-pièces taillé sur mesure, à ses bottes en serpent rutilantes et à sa Rolex en or plus étincelante encore, je devine qu'il est plein aux as. Mais il est gentil. Bien élevé. Presque timide.

— Et vous êtes tout à fait charmante, ajoute-t-il en effleurant le bord de son Stetson en feutre.

Ce papi n'est pas en train de tenter de démolir ma couverture. Loin de là. Il me drague. Je me force à sourire avec innocence.

— Vous êtes très aimable, monsieur.

— Wyland, se présente-t-il. Cole Wyland. Comme vous, j'ai toujours eu un faible pour les sangs belges, ajoute-t-il en désignant le bai. Ce sont des créatures splendides, n'est-ce pas ?

Là, je suis perdue.

Car il se trompe complètement. Cette bête n'est pas du tout un sang belge. Plaisante-t-il ? N'y connaît-il donc rien ? Ou... Voyons, il ne peut quand même pas s'agir d'un des hommes de la sécurité de Golden Acres qui *me mettrait à l'épreuve* incognito, si ?

— En fait, monsieur Wyland...

— Je vous en prie, Cole.

— Ce cheval est un Holstein, Cole. Vous apercevez le *H* inscrit au fer rouge sur son membre postérieur ? J'avoue qu'il arrive souvent qu'on confonde les deux races.

Mon interlocuteur garde le silence durant quelques secondes. Dois-je m'inquiéter ? L'ai-je vexé ? Devine-t-il que quelque chose ne colle pas ?

Mais voilà que, tout à coup, son sourire s'élargit.

— Non seulement vous êtes ravissante, mais en plus vous avez de l'esprit !

*Ouf ! Et maintenant, ça suffit.* Il faut que je mette un terme à ces bavardages. Vite.

— J'ai été ravie de vous rencontrer, monsieur. *Cole*. Hélas, on m'attend...

Sur ce, je file sans lui laisser l'occasion de me retenir. Je suis censée fureter. Dégoter une brouette.

*Détrousser tous ces gens.*

## 1 minute

— Plus qu'une minute avant le début des enchères ! annonce une voix dans un haut-parleur. Une minute !

Un frisson d'excitation parcourt les privilégiés qui se rassemblent dans l'atrium des écuries afin d'y chercher un siège. On achève de pomponner les bêtes, le commissaire-priseur se chauffe la voix.

Stevie, Nick et moi rôdons dans les parages, prêts à passer à l'action. De leur côté, Hank et J.D. filent vers un escalier dérobé qui conduit au grenier à foin. Comme dans la plupart des écuries modernes, c'est un élément de décoration ayant perdu sa vocation d'origine.

Ici, il sert d'*entrepôt*.

Le public s'installe, et j'en profite pour étudier les visages. Comme à la banque, je m'efforce de décrypter les expressions des uns et des autres. Je tente d'identifier les éventuels fauteurs de troubles. Je prie pour qu'aucun ne décide de jouer les héros, contrairement à l'agent de sécurité si jeune et si sot de Plainview. Les circonstances ne sont pas en notre faveur – il y a cinq fois plus de monde ici que lors du casse, et nombreux sont ceux qui portent un pistolet.

Le commissaire-priseur gagne l'estrade en souriant, serrant au passage la main des propriétaires du ranch et de quelques grosses légumes. Il allume le micro, tapote dessus à plusieurs reprises pour tester le son.

Je commence à me faire du mouron. *Pourquoi diable Hank et J.D. mettent-ils aussi longtemps ? Sont-ils tombés sur un os ? Ils ne l'ont donc pas trouvé ?*

J'échange des coups d'œil nerveux avec Stevie et Nick. Nous partageons la même inquiétude.

C'est alors que mon frère et J.D. resurgissent, chargés d'un sac en cuir de la taille d'un étui à violon. Quand ils nous ont rejoints, ils en ouvrent la fermeture Éclair.

Il renferme des fusils d'assaut dignes d'équiper un commando de Marines.

Moi qui ai été élevée au milieu des armes, je n'en ai jamais vu de telles : compactes et carrées, entièrement pliantes, fabriquées dans un alliage de titane léger de couleur verte.

Nous remettons nos gants en latex, tandis que Hank répartit les fusils. J.D. nous distribue nos munitions : des magasins en plastique transparent qui contiennent des balles de petit calibre mais à tête creuse, mortelles. Nous chargeons nos armes, allumons leur lunette de précision à infrarouges, dont le but est de nous aider à viser juste.

Même si l'idée est plus d'intimider que de tirer.

— Bienvenue à Golden Acres, mesdames et messieurs ! entonne le commissaire-priseur de sa voix mielleuse.

Les clients applaudissent et poussent des hourras.

C'est le signal que nous attendions. Action !

## 4 minutes, 35 secondes

— Je vous remercie d'accueillir le premier cheval de la soirée, Sebastian, un Kiger Mustang espiègle de deux ans qui nous vient de...

Stevie tire une salve en direction du plafond de l'atrium, et nous investissons les lieux.

— Mains en l'air et bien en vue !

C'est l'affolement général. Les gens crient, s'accroupissent, pleurent. Certains tentent de se sauver. Malheureusement pour eux, il ne nous a fallu que quelques secondes pour nous poster devant les sorties.

— Que personne ne bouge ! braille Stevie.

Il grimpe sur l'estrade. À lui le rôle du maître de cette cérémonie criminelle.

— Le premier qui *tente* quelque chose, on le descend !

Nous pointons nos fusils sur les invités craintifs... sur le commissaire-priseur... sur un Billy Reeves furax et sur ses hommes empotés. Les minces faisceaux rouges de nos lunettes transpercent l'atmosphère chargée de particules de poussière comme les projecteurs lasers d'un spectacle horrifique.

— Ce qui va suivre sera soit rapide et indolore... soit l'inverse, enchaîne Stevie. Que tous ceux qui ont sur eux des espèces ou des obligations les fassent passer jusqu'aux allées. Mes collègues se chargeront de les récupérer. Un geste suspect... le moindre geste...

Mon aîné balance une nouvelle bordée de balles dans les poutres.

Ça nous vaut d'autres piailllements terrifiés.

Puis le public entreprend d'obéir. Des attachés-cases, des sacs à main, des registres bancaires circulent lentement le long des rangées de sièges.

— On se dépêche ! hurle Stevie. Allez, allez, allez !

J.D. et moi effectuons de multiples va-et-vient, ramassant l'argent d'un bras tandis que l'autre brandit notre fusil. Nous déposons notre récolte aux pieds de Hank et de Nick, qui se chargent d'en reverser le contenu dans l'énorme brouette en bois que j'ai fini par dénicher tout au fond des écuries.

Durant l'un de mes trajets, mes yeux croisent ceux de Cole Wyland, le vieil homme sympathique qui m'a draguée près des boxes.

Il me toise d'un regard lourd de haine. Je me contente de hausser les épaules.

*Désolée, Cole. Il faut croire que la chance ne te sourit pas, aujourd'hui.*

Tous ces trajets m'essoufflent. Mon bras commence à fatiguer.

Je vérifie ma montre : voilà presque quatre minutes que nous opérons.

Nous restons aux aguets, notamment Stevie, qui a le meilleur point de vue depuis son perchoir. Mais avec tous nos déplacements, il est possible qu'un membre de l'assistance ait réussi à appeler les flics sur son téléphone portable.

Ou ait dégainé un flingue, histoire de jouer les flics en personne.

On dirait que Stevie pense comme moi, car il aboie :

— On décampe !

J.D. et moi lâchons les derniers sacs, et les cinq « vieux débris » se regroupent près de la brouette, qui déborde presque. Nous adoptons la formation en triangle que nous avons répétée, celle que Stevie a apprise dans les Marines lorsqu'il servait d'escorte à des personnages importants : Nick pousse, précédé par Hank, tandis que J.D., Stevie et moi fermons la marche à reculons, déployés en arc de cercle pour protéger nos arrières.

— Bonne fin de soirée à tous ! lance mon frère.

Nous avons pratiquement atteint la sortie, quand...

— Pas question que vous vous en tiriez comme ça !

Mes yeux se posent à l'endroit d'où a émané ce timbre rauque et familier. Un Billy Reeves toujours aussi rageur fait un pas vers nous, une main sur le



holster où est rangé son Desert Eagle.

— N’y songe même pas, Billy ! l’apostrophe Stevie en braquant le faisceau rouge de son fusil d’assaut sur le front luisant du chef de la sécurité.

Ce dernier déglutit.

— On vous retrouvera ! crie-t-il. Je vous traquerai tous jusqu’au dernier !

Ignorant ces menaces, nous continuons notre chemin. Sa voix nous poursuit dehors, dans la chaleur nocturne. *Pas question que vous vous en tiriez comme ça !*

Nous accélérons l’allure, à présent, trotinant à travers la propriété. Dans notre sillage, quelques billets volettent.

Les voituriers sont assis en rond. Ils s’ennuient, bavardent ou jouent sur leur smartphone. En nous voyant débouler avec nos carabines, ils sont sous le choc. Par simple mesure de précaution, Hank les menace de son arme.

— Pas d’entourloupe ! gronde-t-il.

Nous courons jusqu’à notre pick-up qui, grâce à mon généreux pourboire, a été garé tout près de là. Excellent ! Stevie, Nick et J.D. hissent la brouette sur la plate-forme arrière avant de la recouvrir d’une lourde bâche que nous avons pris soin d’y stocker, enroulée. Ainsi, notre fortune nouvellement acquise sera à l’abri.

Hank se glisse derrière le volant et met le contact à l’aide du double des clés qu’il a gardé sur lui.

— Regardez ! crie soudain J.D. en tendant le doigt vers les écuries.

Billy, quelques-uns des gardes et plusieurs invités courageux foncent sur nous en brillant et en hurlant des insultes, non sans brandir leurs flingues, comme dans un vieux western. L’envie de nous canarder les démange.

Ils sont encore trop loin pour ça, cependant. À au moins une bonne centaine de mètres. Et nous ne nous inquiétons pas trop quant à leur aptitude au tir...

Sauf que l’un d’eux appuie sur la gâchette.

*Ping !* Une balle rebondit sur notre carrosserie, juste à côté de là où je suis assise. Poussant un petit cri, je me tapis à terre, par pur instinct.

*Nom d’un chien ! Elle est passée tout près, celle-là !*

Hank a enclenché une vitesse. À nous la liberté ! Toutefois, Stevie fulmine comme jamais qu'on ait tenté de dégommer sa petite sœur. Avec un feulement furibond, il expédie un barrage de feu dans l'herbe, à quelques centimètres seulement de Billy et de sa horde maladroite. Toute la bande se disperse en piaillant, trébuche, se met à couvert.

J'aime mon frère plus que tout au monde, parfois.

— Roule ! ordonne-t-il à Hank.

Nous nous échappons.

## 4 minutes, 10 secondes

Nous filons sur l'asphalte... à bord d'une Dodge Caravan blanche.

Nick a planqué notre deuxième véhicule un peu plus tôt ce matin derrière une aire de repos, au carrefour des autoroutes 60, 33 et 83. Hank a abandonné la Ford rouge de manière à donner l'impression que nous étions partis vers le nord, alors que c'est vers l'ouest que nous nous dirigeons. Les policiers finiront bien par le comprendre, mais ça devrait les ralentir un tout petit peu quand même.

Or vu la somme que nous venons de faucher, chaque seconde nous est précieuse.

Ce nouveau hold-up réussi nous excite comme des puces.

— Bordel ! s'exclame Hank en tambourinant sur le volant. On l'a fait ! Combien on a raflé, à votre avis ?

Hier soir, nous avons retiré les sièges arrière du minivan afin de pouvoir glisser la brouette aisément dans le coffre. Nick, J.D. et moi y sommes à présent agenouillés. Nous attachons ensemble au moyen d'élastiques des liasses de coupures et d'obligations au porteur avant de les fourrer dans des sacs marins.

— Un demi-million, à l'aise, répond Nick.

— Je pencherais plutôt pour un million et demi, objecte J.D.

Leurs estimations sont si élevées que je ne pipe mot, estomaquée. Je m'efforce cependant de ne pas me laisser distraire. Pour l'instant, il faut que

nous restions concentrés sur notre tâche, qui est d'emballer notre trésor avant d'arriver à la voiture suivante.

— Plus que quatre-vingt-dix secondes ! nous informe Stevie.

Je tente d'accélérer la cadence. Je demande quand même :

— Que racontent les flics ?

Un scanner captant les ondes de la police est posé sur le tableau de bord, tout comme lors de notre premier braquage. Mais je suis toujours aussi incapable de décrypter les messages confus qu'il crachote. Stevie est assis devant, un œil sur la route, l'oreille tendue sur les transmissions.

— On nous recherche avec zèle, mais aux mauvais endroits. Pour l'instant.

Quatre-vingt-dix secondes plus tard, fidèle à notre planning, Hank ralentit près de notre troisième véhicule, une Chevrolet Impala gris métallisé de 1999 garée sur le bas-côté de la nationale.

Nous bondissons de la Dodge, flanquons six sacs rebondis dans le coffre, puis nous tassons à bord.

Bientôt, nous roulons tranquillement sur une voie secondaire déserte à travers les terres agricoles texanes qui s'étendent à l'infini. Quand nous aurons rejoint l'autoroute 70, le comté de Scurry sera à moins de quatre heures de route.

Dans moins de quatre heures, nous serons chez nous.

L'adrénaline commence enfin à s'estomper dans mes veines. J'arrache la perruque grise qui me démange le cuir chevelu et ferme les yeux.

Je suis consciente des moindres irrégularités de l'asphalte, je perçois tous les cliquetis et ronronnements du moteur. Je me calme. Je suis presque apaisée.

Jusqu'à ce qu'une image d'Alex surgisse dans mon esprit.

Durant une fraction de seconde, peut-être parce que j'ai posé ma perruque décoiffée sur mes genoux, j'entraperçois la tignasse de boucles brunes désordonnées de mon fils. Ses joues duveteuses. Son sourire éblouissant. Je donnerais tout l'argent de la Terre pour que nous puissions le revoir, ne serait-ce que l'espace d'un instant.

Une larme court sur ma joue. Je l'essuie, abîmant au passage mon maquillage de vieille femme. Je me rappelle alors la *vraie* raison qui m'a poussée à me lancer dans cette aventure.

Les étapes les plus difficiles et les plus impressionnantes de mon plan ont été franchies.

Maintenant, nous n'avons plus qu'à attendre de voir s'il porte ses fruits.

## 5 minutes, 30 secondes

L'agent spécial Mason Randolph vient de marcher dans une énorme merde.

Pas celle à laquelle vous pensez, non. À quarante et un ans, il a passé suffisamment de temps dans des fermes et des ranchs pour regarder attentivement où il met les pieds.

Mais bien que le braquage de la Key Bank de Plainview remonte à plus de deux mois, lui et son équipe n'ont pas progressé d'un iota.

Jusqu'à aujourd'hui, s'entend.

Ils ne possédaient aucune piste digne de ce nom et, comme il n'y avait pas eu d'autre attaque, beaucoup de ses gars avaient commencé à espérer qu'il s'agissait d'un acte isolé. D'un délit commis par quelques amateurs couillus qui avaient eu une veine de cocu.

Opinion que Mason n'a pas partagée un instant, comme il s'est plu à le répéter à chaque réunion de service. Il était convaincu que le FBI courait après des voyous très particuliers à l'intelligence exceptionnelle... *et qui n'en étaient qu'à leurs débuts.*

Il a plaidé sa cause et supplié qu'on n'abandonne pas l'enquête, qu'on y affecte même plus de personnel. Sauf qu'à la fin de la sixième semaine, son supérieur hiérarchique a décidé d'arrêter les frais.

Du coup, Mason a entrepris de travailler sur l'affaire *pendant son temps libre*. Il arrivait tôt au bureau et en repartait tard, afin de poursuivre la tâche seul. Recourant à tous ses contacts pour interroger de nouveaux témoins et

visiter les magasins de farces et attrapes susceptibles d'avoir vendu les masques de présidents.

En vérité, quand Mason Randolph tient un dossier aussi prometteur que celui-ci, il est comme un chien avec son os : il ne le lâche *jamais*.

Jusqu'à ce que justice soit rendue.

Les suspects frappaient de nouveau, il en était persuadé.

Il a compris qu'ils l'avaient fait dès qu'il a eu vent de l'incident à Golden Acres.

Durant le vol à bord du Gulfstream à destination de l'aéroport le plus proche de l'élevage, Mason a expliqué à ses hommes, avec une forte impression de déjà-vu, le raisonnement logique qui l'incitait à relier les deux cambriolages. Même mode opératoire. Mêmes cinq individus. Même langage employé (« Mains en l'air et bien en vue ! »). Même accent nasillard du Texas occidental.

La banque et le ranch sont certes à des kilomètres de distance l'une de l'autre. Mais une nouvelle scène de crime et de nouveaux témoins laissent espérer une avancée décisive dans l'enquête. Il est tout à fait envisageable que l'équipe arrête ces types *et* remette la main sur les 1,2 million qu'ils ont dérobés.

Mason, ses collègues et le Bureau dans son intégralité ont permis à ces fils de pute de leur échapper une fois. Pas question que cela se reproduise.

*Quel que soit le prix à payer.*

— Ravi de vous revoir, monsieur Reeves, dit Mason avec un sourire insolent au chef de la sécurité qui mâchouille son cigarillo avec hargne. J'ai l'impression qu'on s'est quittés il y a à peine une semaine.

Un technicien relève les empreintes de Billy dans le laboratoire mobile afin de l'exclure de l'enquête. Il grogne, mécontent, humilié.

Mason a effectivement rencontré Reeves la semaine précédente. Pas très loin d'ici. L'agent s'était rendu à Amarillo, dans le cadre d'un homicide. Là, un collègue des stupés lui avait transmis un tuyau : la rumeur prétendait que les enchères privées annuelles à Golden Acres risquaient d'être l'objet d'un hold-up. D'un méchant hold-up.

Mason déteste les crimes, quels qu'ils soient, surtout si on peut les empêcher : il s'est tapé les soixante-dix minutes de trajet jusqu'au ranch en

dehors de ses heures de travail, histoire de discuter un peu avec Billy.

Malheureusement, ce vieux salopard arrogant ne l'a pas pris au sérieux. Il a garanti à Randolph qu'il n'y avait pas meilleure équipe que la sienne. De surcroît, si quelqu'un tentait quoi que ce soit pendant la vente, l'assistance serait sans doute armée jusqu'aux dents, plus que les éventuels malfrats.

Pour ce que ça a changé.

— Qu'est-ce que vous voulez, Randolph ? gronde Billy. J'ai fait déjà trois dépositions. J'ai merdé, je l'admets. Ça vous va ? Vous êtes content ? Faut que je l'avoue combien de fois ? Ça vous excite de m'entendre me débiter moi-même ? C'est ça ?

— Je suis plutôt ici pour vous présenter mes excuses, monsieur, répond le flic d'une voix calme.

Billy fronce les sourcils. Incline la tête. Il ne s'attendait pas du tout à ça.

— Quand on s'est vus, il y a huit jours, enchaîne l'agent, je n'ai pas réussi à vous convaincre que le danger était réel. J'en suis désolé. Sinon, je ne doute pas que vous et vos gars auriez renforcé la sécurité de l'élevage et vous seriez préparés. Si ça se trouve, vous auriez empêché ce rançonnement.

Reeves jauge son interlocuteur. D'un air d'abord méfiant, puis appréciateur.

— Tu parles ! Bien sûr qu'on l'aurait fait ! Merci, Randolph. Vous êtes un brave homme.

*Et toi, tu es un crétin, c'est clair*, estime de son côté Mason. Billy n'a rien écouté de ses mises en garde. Il lui a pratiquement ri au nez. Si quelqu'un doit s'excuser, c'est bien ce cow-boy à la noix qui trimballe inutilement ses flingues.

Mais le policier garde pour lui son avis. Il sait qu'il est inutile de se mettre à dos un témoin aussi précieux. C'est donc à lui, aujourd'hui, d'être le plus adulte des deux. Par ailleurs, s'il est l'un des meilleurs enquêteurs de la région, c'est grâce à l'instinct bien affûté qui lui permet de juger quand recourir à la sévérité et quand jouer sur la douceur.

— Si jamais quelque chose vous revient, monsieur Reeves, vous avez ma carte.



Mason porte un doigt à son chapeau et s'en va. Dehors, il arpente la propriété en silence, observant le moindre détail. C'est ainsi qu'il est le plus efficace : en s'imprégnant d'abord du tableau d'ensemble pour peu à peu focaliser son attention sur les éléments moins évidents, en laissant son esprit brillant se promener à sa guise et rassembler les diverses pièces tout seul.

Des techniciens en blouses blanches et gants de latex quittent les écuries, chargés d'un vieux sac en cuir qui ressemble à l'étui d'un violon. Intéressant.

À l'intérieur du bâtiment, d'autres scientifiques extraient des balles, rassemblent des douilles éparpillées, prennent des photos.

Du côté des voituriers, une énième équipe est en train de faire des moulages des empreintes de pneus. D'après les témoins, les voyous se sont enfuis dans une F-150 du milieu des années 1990.

Mason étudie la scène de crime avec gravité.

Force lui est de le reconnaître, il est dans la merde. Jusqu'au cou.

Transpirant comme un porc dans la chaleur de juillet, il se tamponne le front avec un mouchoir en dentelle brodé à ses initiales qu'il garde dans la poche de poitrine gauche de son costume. Le bout de tissu est vieux et miteux, élimé par des années d'usage et de lavage. Mason a conscience que ce n'est pas un accessoire très séduisant ni très viril. Il devrait sûrement en changer.

Mais il lui a été offert il y a longtemps par une personne chère à son cœur comme il n'en a pas croisé tant que ça dans son travail – dans sa vie entière, même. Bref, il continuera de conserver précieusement ce mouchoir.

Soudain, son téléphone portable carillonne, rompant le silence ambiant. Il répond. Il écoute.

Il a du mal à cacher son enthousiasme.

— Merci, inspecteur. On dirait bien qu'une vraie piste vient enfin de se présenter à nous.

Il raccroche et regagne sa voiture au petit trot.

Il va peut-être réussir à choper ces enfoirés, au bout du compte.

## 4 minutes, 45 secondes

Je suis paralysée. Pétrifiée.

Ma moelle épinière a été coupée en deux.

Mon cerveau braille à mes muscles de bouger, mais ils refusent de lui obéir.

Du moins, c'est l'impression que ça donne.

Je suis à la ferme, dans le couloir de l'étage... juste devant la porte d'Alex. Qui est fermée. Comme elle l'est depuis presque cinq mois.

Je vais enfin me résoudre à l'ouvrir. Pour nettoyer cette chambre.

En tout cas, telle est mon intention.

D'un point de vue « officiel », mon fils a été totalement effacé de la surface de la Terre. Tous les papiers ont été signés, tamponnés et classés, il y a un bon moment maintenant. Son assurance santé a été résiliée. Son nom a été radié de mon testament. Son modeste compte d'épargne a été fermé. Son inscription au lycée a été annulée. Son abonnement téléphonique a été clos. Son certificat de décès a été émis par l'État du Texas. Sa notice nécrologique a été publiée.

Au nom de la loi, Alexander J. Rourke n'existe plus.

Mais aux yeux de sa mère, il est plus présent que jamais.

Je sais que ce sentiment me hantera toujours. J'y tiens, d'ailleurs. Alex est et sera jusqu'au bout une part immense de mon existence, encore plus peut-être que du temps où il était vivant. En sa mémoire, j'ai récemment commis des actes dont je ne me serais pas crue capable.

Il n'empêche. C'est le bazar dans sa chambre. (Je me souviens avec tristesse que je l'ai enguirlandé à ce sujet pendant cinq minutes au petit déjeuner, le jour où il est mort.) Il est temps que je m'attaque au rangement.

J'inhale à fond. *Je suis prête.*

J'approche la main de la poignée de la porte, centimètre par centimètre... de plus en plus près... avant de reculer quand j'effleure le laiton froid, comme s'il était chauffé à blanc.

*Allez, Molly ! Tu peux y arriver.*

Je m'exhorte au calme. Nous avons dévalisé les invités de la vente aux enchères hier seulement, j'en suis encore toute fébrile.

Si ça se trouve, je ne suis *pas* si prête que ça. Je vais peut-être trop vite, j'essaie de trop en faire d'un seul coup. Si l'univers m'envoyait une espèce de signe, il se pourrait que...

*Non ! Arrête avec ça !*

OK. Je recommence. Je pose les doigts sur la poignée...

J'arrive à la tourner à moitié ! Le pêne coince bien un peu, mais il finit par céder. Je suis sur le point de pousser le battant, quand...

*Boum ! Boum ! Boum !*

J'étouffe un cri. Quelqu'un vient de marteler la porte de la véranda.

— Police ! Ouvrez !

*Merde ! Les flics ? Ici ? Maintenant ? Comment ? Mon plan était parfait !*

Je m'empresse de descendre, cependant que les coups se poursuivent.

— Me voilà !

J'ai essayé de lancer ces mots d'une voix légère. À travers la baie vitrée du salon, je vois une grosse Crown Victoria garée dans l'allée. Sur ses portières, le blason suivant : SERVICES DU SHÉRIF DU COMTÉ DE SCURRY.

Mon cœur se serre. *Non... ça ne peut pas se terminer comme ça. Pas déjà.*

Devant l'entrée, je marque une pause afin de me ressaisir et de réfléchir à la situation.

S'il s'agissait d'une descente en bonne et due forme dans le repaire de suspects « lourdement armés et très dangereux », comme on nous a décrits hier dans les divers messages captés sur la radio de la police, il n'y aurait pas qu'un véhicule de patrouille. Les flics n'auraient pas pris la peine de frapper non plus, ils auraient défoncé la porte en agitant leurs flingues. Conclusion, ils souhaitent juste me poser quelques questions, sans doute. Recueillir mon témoignage. Chercher des failles dans mon récit, prendre en défaut mon alibi.

De toute façon, je ne peux repousser plus longtemps cette confrontation inévitable. Plaquant mon sourire le plus « innocent » sur mes lèvres, j'ouvre.

— Madame Rourke ? Je suis le shérif adjoint Wooldridge. Comment allez-vous ?

L'homme en uniforme couleur sable et chapeau de cow-boy à large bord a dans mes âges. Son sourire à lui aussi sonne faux. Bien qu'avenant, il est évident qu'il est mal à l'aise.

Je la joue décontractée. Je ne trahis rien.

— Bien, merci. En quoi puis-je vous aider ?

— Désolé de vous déranger, madame, mais c'est une requête plutôt inhabituelle qui m'amène. Approuvée par le juge du comté en charge de l'affaire. Vous avez le droit de refuser, bien entendu.

Je retiens mon souffle. Je n'ai pas la moindre idée de ce que peut être cette « requête inhabituelle », non plus que « l'affaire » dont il parle.

Il entreprend de me l'expliquer. À un moment, il jette un coup d'œil à sa voiture. C'est alors que je remarque un second véhicule, derrière. Un vieux break blanc. Que je reconnais vaguement, même s'il me faut plusieurs secondes pour percuter.

Ce qui se produit tout à coup. Cette auto appartient aux parents de Danny Collier, le meilleur ami d'Alex depuis l'école primaire. Celui qui m'a envoyé un texto sur le téléphone portable de mon fils quand ce dernier a été victime d'une crise cardiaque et a cessé de respirer, au lycée.

*Le garçon qui a poussé le mien à fumer la meth qui l'a tué.*

Wooldridge dit que Danny et ses parents sont ici parce que... le gosse voudrait s'entretenir avec moi. Et me présenter ses excuses.

— Voyez-vous, enchaîne le shérif adjoint, presque honteux, ça fait partie du marché que leur avocat a passé avec le tribunal. Danny étant mineur, il ne risque pas la prison. Mais le juge Thornton peut lui imposer d'autres sanctions. Si le gamin montre qu'il assume ses responsabilités, s'il exprime ses regrets, s'il se comporte en homme...

Je comprends. En même temps, je suis hébétée.

Les rumeurs sur le procès de Danny me sont parvenues aux oreilles. Néanmoins, je me suis efforcée de garder mes distances. Au demeurant, là, tout de suite, je préférerais que les flics me cuisinent sur mon rôle dans l'attaque de la banque et le casse à Golden Acres.

Tout plutôt que d'affronter en direct la dernière personne que mon fils a vue avant de mourir.

Je ne peux pas vraiment reprocher le décès d'Alex à Danny. Je m'en abstiens, d'ailleurs. Comme vient de le dire ce shérif, ce n'est qu'un môme. Tous deux étaient des mômes. Deux gosses idiots qui faisaient des conneries, qui tâtaient de la drogue. Des amis proches. Je suis certaine que Danny est aussi bouleversé que moi par la mort d'Alex.

J'en ai la confirmation dès qu'il descend de voiture, flanqué de ses parents.

Il a maigri, il est presque émacié. Des cernes profonds creusent ses yeux. Seul, il avance vers moi en traînant des pieds, le regard rivé sur le sol.

— Bonjour, Molly, marmonne-t-il.

Ensuite, il déplie une lettre manuscrite et se met à me la lire en ravalant ses larmes.

— Alex... Alex était comme un frère pour moi. Il était super sympa, c'était cool d'être avec lui. J'aimais qu'on partage nos BD. Qu'on parte camper. Plusieurs fois, il m'a même prêté son VTT, parce que le mien était cassé. Il n'était pas obligé.

Il déglutit, poursuit :

— Ce qui s'est passé au printemps, ça a été le pire jour de ma vie. On a été stupides. J'en ai conscience, maintenant. Je donnerais tout au monde pour revenir en arrière et...

Je l'interromps d'un chuchotement :

— Arrête, s'il te plaît.

Il se résigne enfin à me regarder. Il a les yeux humides et injectés de sang. Son chagrin est réel, son sentiment de culpabilité aussi. Je ne tiens pas à en entendre davantage.

*C'est au-dessus de mes forces.*

Tout à coup, j'ai une idée.

— Ni toi ni moi ne sommes en mesure de revenir en arrière et de changer le cours des événements. En revanche, nous pouvons, nous *devons*... entretenir le souvenir d'Alex. Attends-moi.

Je disparais à l'intérieur, me rends sur la véranda de derrière. Quand je reviens, peu après, c'est avec le vélo bleu vif d'Alex. En gage de réconciliation.

— Quand tu en feras, pense à lui. Combien il était doué, avec. Combien il aimait cet engin.

Danny hoche la tête et attrape le guidon d'un air à la fois émerveillé et effaré.

— Promis, Molly, murmure-t-il en s'essuyant le nez dans sa manche, comme si, soudain, il avait dix ans de moins. Vous avez ma parole.

## 5 minutes, 5 secondes

Mason déteste cet aspect de son travail.

Son boulot, c'est de résoudre des affaires, pas de faire des laïus. Encore moins de mobiliser ses hommes comme une pom-pom girl ravive l'enthousiasme des supporters.

Pourtant, de temps en temps, c'est nécessaire. Surtout quand c'est lui qui les dirige.

— OK, écoutez-moi bien, vous autres !

Le groupe a emprunté une petite salle de conférence du commissariat de Pampa, trop exiguë pour accueillir tous ces représentants de la loi (en surpoids pour la plupart), mais elle offre un avantage non négligeable. Elle est climatisée.

En tant qu'agent spécial chargé de l'enquête conjointe de la Key Bank et de Golden Acres, Mason s'adresse à une dizaine de collègues du FBI, de Texas rangers et de shérifs de divers comtés auxquels s'est joint – à cause du tuyau refilé par les stupéfiants et d'un éventuel lien avec un trafic de drogues – un agent de liaison dépêché par la DEA<sup>1</sup>.

— Je serai bref, de manière à vous permettre de retourner à vos tâches, lance Randolph d'une voix ferme et encourageante. Mais pour que tout le monde soit au parfum...

Il récapitule les progrès accomplis depuis le vol à main armée qui a eu lieu la veille à l'élevage de chevaux. Les vingt-quatre dernières heures se sont déroulées dans un tourbillon.

D'abord, le numéro de série du billet de cinquante dollars remis au voiturier correspond à l'un de ceux qui ont été dérobés lors du braquage de Plainview.

— Étant donné qu'il y a une chance sur un million pour que ça relève d'une pure coïncidence, je conseille à ceux d'entre vous qui douteraient encore que ces deux crimes aient un rapport de s'acheter un billet de loterie.

Ensuite, une F-150 rouge de 1996 répondant aux descriptions des témoins et dont les pneus présentent les mêmes striures que les empreintes relevées à Golden Acres a été retrouvée sur l'autoroute 83, le capot pointé vers le nord. Les différentes unités ont commencé par concentrer leurs recherches dans cette direction, sans négliger cependant l'ouest et le sud, au cas où l'orientation du pick-up aurait été destinée à les tromper, ce que beaucoup ont d'ailleurs soupçonné d'emblée. La piste n'a rien donné, hélas.

— La scientifique est en train de démonter le véhicule au moment où je vous parle. Rien de neuf pour l'instant. À mon avis, nos bandits ont eu la bonne idée de porter des gants.

Mason évoque à présent les balles et les douilles récupérées dans les écuries. Le labo d'El Paso les a déjà analysées. Contrairement à celles ramassées à la banque qui ne portaient aucune marque balistique distinctive, celles-ci se sont révélées être des mines d'informations pour les techniciens. Il est fort probable que les salves aient été tirées par un CZ-805 BREN, un fusil d'assaut dernier cri utilisé par les meilleures armées du monde. Bien que conçu et fabriqué en République tchèque, ces armes sont prisées par les unités d'élite et les forces spéciales de la police un peu partout sur la planète, y compris par les *federales* mexicains.

— Ainsi que par les cartels, précise Marissa Sanchez, l'envoyée de la DEA. C'est même devenu leur arme de prédilection, et nous constatons que ces machines à tuer sont de plus en plus fréquentes de l'autre côté de la frontière.

Des murmures mécontents résonnent.

C'est alors que Mason lâche sa bombe.

Quelques heures seulement après le casse de la veille, un coup de fil anonyme à la police a indiqué où les masques d'Halloween avaient été achetés : dans une boutique de l'enseigne Celebration Nation des faubourgs de Midland.



— Je m’y suis rendu en personne, indique Randolph. Le gérant efface les bandes de vidéosurveillance de son magasin tous les trois mois. Nous sommes arrivés juste à temps. Quelques jours de plus, et c’était fichu.

Il fait défiler un film en noir et blanc de mauvaise qualité. On y voit un vieil homme doté d’énormes lunettes de soleil, une casquette de base-ball de l’université du Texas posée sur ses cheveux blancs, longs et fins. Il règle l’achat des cinq masques aux traits familiers : Lincoln, Washington, Nixon, Reagan et Kennedy.

— Nous avons envoyé les images à Quantico pour qu’ils soumettent ce type à une reconnaissance faciale, ajoute Mason. Nous avons également affiché son portrait partout, d’ici à La Nouvelle-Orléans en passant par Tucson. Maintenant, il paraît clair...

— Que c’est louche, agent Randolph.

Bien qu’il n’ait pas entendu cette voix depuis plus de deux mois, Mason la reconnaît tout de suite.

Le Texas ranger au visage buriné, John Kim, est planté au fond de la salle, les bras croisés sur sa bedaine. C’est le gars qui lui a servi de guide à Plainview, sur la scène du braquage, et s’est montré plus que désagréable.

— Neuf semaines sans rien, pas une piste, pas un indice ! enchaîne le grincheux. Et voilà que – *vlan* ! – ça nous tombe du ciel tout rôti, le même jour que la deuxième attaque ? Désolé, mais je ne marche pas.

— Ah, ranger Kim ! Si ma mémoire est bonne, vous avez qualifié ma traque de l’acquéreur des masques de... comment l’avez-vous formulé, déjà ? Que c’était comme chercher une aiguille dans une meule de foin, je crois.

— Je m’interroge juste. *Pourquoi* ? Ces mecs ont raflé 1,2 million. Vous imaginez le mal qu’ils se sont donné ? L’organisation qu’il leur a fallu ? Or, cinq heures plus tard, l’un d’eux décide de vendre la mèche ?

Mason a déjà anticipé cette objection. Il a une hypothèse. Il en a beaucoup, en réalité.

— Et si leur chef s’était tout à coup montré trop gourmand ? Ils se sont peut-être disputés. Il y aura eu du tirage dans la bande. L’un d’eux aura estimé qu’il n’avait pas reçu la part qu’il méritait et il aura pris le téléphone pour tenter de faire le ménage.

Kim réfléchit à ces paroles. Malgré lui, il finit par acquiescer. L'agent a marqué un point.

Histoire d'enfoncer le clou, Mason ajoute cependant :

— Rassurez-vous, je ne manquerai pas de leur poser la question. Quand je les attraperai. *Tous sans exception.*

## 3 minutes, 15 secondes

Bon sang ! Quel bonheur d'avoir le toit baissé et les cheveux au vent !

Bon, d'accord, je ne roule qu'à huit kilomètres à l'heure.

Et je ne suis pas à bord d'une décapotable, mais au volant de notre vieux tracteur vert John Deere, dans nos quatre hectares de champs verdoyants.

N'empêche. J'adore ça. J'ai toujours adoré ça.

J'ai l'impression de redevenir une petite fille.

Ayant grandi dans une ferme, mes frères et moi avons effectué toutes sortes de corvées : arracher les mauvaises herbes, ratisser les feuilles, fendre le bois. Comme la plupart des enfants, Stevie, Hank et moi nous chamaillions au sujet des tâches à nous répartir.

Histoire de mettre un terme à nos disputes, mon père maniait la carotte et le bâton en fonction des préférences spécifiques de chacun. Les deux d'entre nous qui terminaient en premier leurs obligations de la semaine avaient le droit d'exercer une activité qui leur plaisait ; le dernier avait droit à l'inverse.

La récompense de Stevie, le futur soldat, était de dégommer des canettes et des bouteilles usagées avec un vrai fusil. En guise de punition, on lui confisquait son pistolet à air comprimé pendant plusieurs jours.

Hank, le sportif du lot, était autorisé à taper dans le ballon avec notre père... ou se voyait interdit de regarder à la télé les matchs de base-ball des Astros de Houston ou de football américain des Cowboys de Dallas pendant une semaine.

Dans mon cas, la punition consistait à me priver de dessert durant trois repas d'affilée (je l'avoue, j'étais gourmande). Ma récompense, en revanche, était de m'asseoir sur les genoux de mon père quand il fauchait les foins au volant de son tracteur. Je poussais des cris de joie, je riais aux éclats. Je me souviens de la vitesse, de la sensation de danger tempérée par le réconfort que me procuraient ses bras.

J'imagine que c'est ce que j'essaie de retrouver aujourd'hui.

Sauf que j'ai aussi quelque chose à fêter.

Si j'écume nos précieuses terres en en savourant à fond la moindre parcelle, c'est que nous venons de recevoir la notification officielle de la banque.

*Nous n'allons pas perdre la ferme !*

Le versement unique de douze mille dollars que ma famille a « miraculeusement » réussi à effectuer en « grappillant » çà et là ses « derniers pennies » a suffi à calmer le jeu.

Certes, nous continuons d'être dans la panade. Mais, au moins, nous avons enclenché le processus qui nous permettra d'en sortir. Il va de soi que nous devons rester prudents. Il est exclu que nous cédions à la tentation de rembourser trop et trop vite, ce qui reviendrait à nous trahir.

Néanmoins, pour l'instant, nous sommes tranquilles. Nous pouvons respirer.

La ferme familiale des Rourke restera entre les mains de la famille Rourke !

Je me balade sur la propriété en l'appréciant plus que jamais. Mon soulagement, ma joie, mon sens du devoir accompli sont indescriptibles. Je plane tellement que...

J'ai failli ne pas remarquer l'énorme nuage de poussière qui roule au loin au-dessus de la route. Il ne s'agit pas d'un phénomène naturel.

Je ralentis au niveau de la clôture afin de l'observer qui vient dans ma direction... *et je cède à une horreur croissante.*

Il s'agit d'une procession de SUV et de limousines noires, chaque véhicule équipé d'un gyrophare qui clignote derrière son pare-brise.

Pour sûr, ce n'est pas le shérif du coin.

Ce sont certainement les Fédéraux.

Je les regarde me dépasser, en proie à la panique. Où vont-ils donc ?

Une chose est claire : s'ils traînent dans les parages, ça ne peut signifier qu'une chose.

*Ils sont à nos trousses.*

## 6 minutes, 30 secondes

*Il est à leurs trousses.*

Ce matin-là, après une conversation téléphonique avec un collègue de Quantico qui travaille au laboratoire des empreintes digitales de l'unité d'analyse des images, de l'audio et de la vidéo, il n'a pu s'empêcher de brandir son poing en un geste victorieux.

Une de ses intuitions relevant de « l'aiguille dans une meule de foin », comme dirait le sourcilleux Texas ranger Kim, vient de payer. Et pas qu'un peu !

Tandis que les agents locaux et fédéraux cherchent l'homme aux longs cheveux blancs sous sa casquette de l'université du Texas, Mason s'est occupé du coup de fil qui l'a amené au magasin de farces et attrapes.

Il a été passé sur la ligne du FBI dédiée aux renseignements ; afin d'encourager les informateurs, elle est *censée* garantir un anonymat complet.

C'est d'ailleurs le cas, au grand agacement des flics.

Le Bureau dispose de tas d'autres pratiques surnoises. Il recourt à des manœuvres, des stratégies et des technologies qu'on cache à dessein au grand public.

En ce qui concerne la hotline, en revanche, le règlement est strict. Si les appels sont enregistrés, il n'est pas possible d'en identifier le numéro d'origine ni même de les localiser. Le système a été délibérément conçu pour cela, des fois qu'un agent trop zélé ait l'idée de se laisser tenter.

Randolph ne trouve rien à y redire. Il comprend les raisons de cette politique et les respecte. De plus, il a toujours été du genre à jouer selon les règles. Agir d'une autre manière relèverait selon lui de la négligence et de la témérité. Il est futé, créatif, méticuleux et d'une impitoyable rigueur. Il lui arrive même de devenir obsessionnel.

Néanmoins, il a toujours suivi les procédures officielles. *Toujours*. Ce qui explique son ascension fulgurante. Aussi vitale soit l'affaire présente, il ne dérogera pas à ses habitudes.

Bref, Mason n'a pas été en mesure de tracer le coup de téléphone anonyme.

Ce qui ne signifie pas qu'il n'a pas pu *l'écouter* très, très attentivement.

Trois éléments importants l'ont aussitôt frappé. Premièrement, l'homme au bout du fil chuchote, mais avec cet accent typique du Texas occidental, identique à celui des cambrioleurs. Deuxièmement, on entend un train siffler en arrière-plan. Troisièmement, l'appel s'est terminé sur le bruit caractéristique d'un combiné en plastique reposé sur sa fourche métallique.

Autant de nouvelles formidables. L'information a été transmise à partir d'une vieille cabine, pas d'un portable. En public, donc. Résultat, il est fort possible qu'il y ait eu des témoins de la scène.

Mason et ses gars n'ont pas chômé. Ils ont contacté la compagnie ferroviaire publique Amtrak ainsi que toutes ses concurrentes privées opérant dans le sud-ouest. Ils ont établi avec soin un schéma de la présence de convois dans la région à la date et à l'heure (15 h 19) de l'appel.

Ensuite, ils ont comparé leurs données à l'emplacement des cabines téléphoniques du coin. Il en reste si peu en service que la mission s'est révélée bien plus facile que ce qu'ils craignaient.

Très vite, ils ont réduit leur champ d'investigation à trois appareils des comtés de Garza, Dawson et Scurry. Des équipes techniques ont été envoyées sur place. Elles ont relevé des centaines d'empreintes différentes sur les téléphones de Garza et de Dawson... mais seulement une dizaine sur celui de Scurry, situé à l'extérieur d'une station-service Shell cradingue. Mason en a conclu en toute logique qu'il avait été récemment essayé.

Il a ordonné à l'un de ses agents de passer un appel identique à partir de cet appareil à 15 h 19 précises le lendemain, histoire de réenregistrer le

sifflement du train au loin et le bruit du combiné raccroché afin de les soumettre à une analyse numérique.

Et ce matin, un technicien du laboratoire audio extrêmement pointu du FBI à Quantico a contacté Mason pour l'informer que *les sons étaient les mêmes*, avec une certitude de 96,3 %.

Ainsi fonctionne Mason Randolph. Avec circonspection. Méthode. *Pour un résultat garanti.*

Cela fait maintenant trois heures qu'il roule sur l'autoroute 20, traversant un désert brun et plat infini qui n'est pas sans évoquer la surface de la Lune.

Mais là, il s'est agenouillé près des buissons qui poussent sur le bas-côté, après avoir garé son véhicule et allumé ses feux de détresse.

Quelque chose dans les broussailles a attiré son attention. Il s'est senti obligé de s'arrêter.

Avec un soupir pensif et beaucoup de soins pour ne pas endommager sa trouvaille, il la glisse dans un grand sac en plastique réservé aux preuves. Il se redresse. Malgré ses lunettes miroir d'aviateur, il est obligé de plisser les paupières tant la luminosité est intense, en ce milieu de journée.

De retour dans son SUV, il pose son sac sur le siège passager sans l'avoir scellé – deux infractions grossières au règlement du FBI qu'il suit d'ordinaire à la lettre – et reprend la route. Il se rend dans le comté de Scurry, où il a rendez-vous à la station Shell avec certains collègues qui sont déjà à l'œuvre, traquant des indices et recueillant les dépositions d'éventuels témoins oculaires.

Mais lorsqu'il emprunte la sortie 174, il passe devant un panneau annonçant : BIG SPRING – COMTÉ DE HOWARD... Pas de Scurry.

En vérité, il a délaissé la bretelle qui y menait quelque quatre-vingts kilomètres auparavant et a poursuivi son chemin.

Il se range devant un double mobile home bien entretenu, implanté sur un modeste lopin d'herbe soignée. Il descend de voiture, non sans prendre le sac plastique. Il sonne, patiente.

La porte finit par s'ouvrir sur une femme menue et avenante de soixante-douze ans aux longues nattes grises.

— Mason ? C'est vraiment toi ?

Elle s'est figée, la mâchoire décrochée sous l'effet de la surprise.



— Je... je n'en reviens pas !

— Salut, m'man.

L'agent l'enlace avec force. Pamela Randolph est si heureuse qu'elle en piaille presque. Quand ils se séparent enfin, elle recule d'un pas et observe son fils en séchant ses larmes. Le costume sur mesure. La plaque du FBI qui luit à sa ceinture. Le sourire éblouissant.

— Mon petit... tu es si beau.

— Tu n'es pas mal toi-même.

Elle lui donne une tape affectueuse sur le bras, se retourne et lance en direction de la caravane :

— Joe ? Viens vite ! Mason est là !

— Qui ça ? braille une voix bourrue.

— Mason !

— Dis à ce salopard de représentant qu'on ne veut pas de sa camelote !

Après un très bref silence tendu, Mason et Pamela éclatent de rire dans un bel ensemble.

C'est une vieille plaisanterie familiale. Il y a des années, alors que Mason venait juste de terminer sa formation, on lui a confié un dossier majeur de crime en col blanc, à Houston, durant les vacances d'hiver. Il semblait peu probable qu'il puisse être à la maison pour Noël, mais il a traversé tout l'État – sept heures de route sans s'arrêter – et est arrivé juste à temps pour le repas du réveillon. Comme son téléphone portable était déchargé, il n'a pas pu avertir et a donc sonné à la porte avant de tambouriner dessus. Son père refusait d'ouvrir, pensant avoir affaire à des quémandeurs, voire à un démarcheur particulièrement malpoli.

Depuis, la blague se répète chaque fois que Mason débarque à l'improviste devant le mobile home où il a grandi. Certes, au fil des ans, elle est devenue un peu trop prévisible et a perdu de son sel. Mason s'en moque, cependant. La solidité, la fiabilité et la constance sont les qualités qu'il apprécie tant chez ses parents, qui sont mariés depuis cinquante et un ans.

— Ne reste pas planté là comme un idiot ! Entre, entre !

Bien qu'il lui en coûte, Mason est contraint de refuser.

— J’aimerais, mais je bosse. Je suis juste passé te donner ceci.

Il vide son sachet de preuves, les yeux de sa mère s’illuminent.

C’est un petit bouquet de fleurs sauvages comme il en pousse dans la région le long des routes : marguerites à cœur brun, gentianes roses, asters blancs.

Tandis que Pamela s’empare du cadeau avec un immense sourire, Joe Randolph les rejoint sur le seuil à pas prudents, pressé de voir son fils mais ralenti par l’arthrite et par la bouteille d’oxygène sur roulettes qu’il tire derrière lui.

— Bon sang ! s’exclame-t-il en serrant Mason contre lui. Ça fait plaisir de te voir !

— Toi aussi, p’pa. Comment va ?

Joe hausse les épaules. À l’instar de son fils, il n’est pas du genre à se plaindre, quels que soient les aléas de l’existence.

— Je pensais qu’on ne te reverrait pas avant une quinzaine, élude-t-il pour éviter de parler de sa santé. Laisse-moi deviner, tu as une affaire dans le coin, hein ?

— Oui. Une piste du côté de Scurry. J’en ai profité pour faire un saut ici.

— Et nous en sommes ravis, décrète Pamela, dont les paupières continuent de papilloter de plaisir.

Le visage soudain grave, Joe agrippe l’épaule de Mason. Sa poigne, malgré les tremblements de l’âge, reste d’acier. Il plante ses yeux dans ceux de son fils.

— Quels que soient ceux après qui tu cours, quels que soient leurs méfaits... tu vas les choper ?

— *Tu peux compter dessus, p’pa.*

## 6 minutes, 15 secondes

Jamais je n'aurais cru que ce jour viendrait.

— *Mes très chères sœurs, mes très chers frères...*

Jamais au grand jamais.

— *... nous sommes réunis ici aujourd'hui...*

Enfin, pour être plus précise, je n'aurais jamais cru que ce jour se représenterait.

— *... pour célébrer l'union de Margaret Elizabeth Rourke...*

J'ai soudain l'impression d'avoir de nouveau seize ans, d'être aussi joyeuse qu'à mon premier bal de fin d'année, aussi jolie que quand j'ai remporté mon premier titre de reine de beauté du comté de Scurry.

Mais je suis mille fois plus heureuse que lors de mon premier mariage.

Charlie n'était pas un mauvais bougre, juste très jeune. Lui et moi étions encore des gosses, naïfs et ivres d'amour. Ivres de *désir*, pour être exacte. (Charlie était souvent ivre d'autres substances, je l'avoue.) Quand je suis tombée enceinte, à vingt ans, il m'a étonnée en se montrant chevaleresque : il m'a demandé ma main, même si je ne suis pas certaine que ça ait été ce dont j'avais envie.

Quand, pendant la cérémonie toute simple au tribunal, le juge nous a posé l'ultime question, j'ai joué les timides et répondu : « J'imagine, oui. » J'ai compris désormais que, en réalité, j'étais pleine de doutes. Je me suis rendu compte très vite que j'aurais eu intérêt à l'écouter.

Charlie nous a laissés, le bébé et moi, moins d'un an plus tard.

C'était il y a très longtemps. Dans une autre vie. Aujourd'hui, j'épouse l'homme de mes rêves. Je n'ai aucun doute sur ma décision.

Il est gentil, attentionné, respectable et loyal, aussi intelligent que tendre.

Il me soutient dans toutes mes entreprises, grandes ou petites.

Il sait me faire rire à m'en couper le souffle.

Mais surtout, il a été là, il m'a épaulée durant la période la plus sombre de mon existence. Il m'a conduite au bout du tunnel, vers la lumière que je pensais pourtant ne plus revoir un jour.

Et puis, oui, il est supersexy dans son costume bien repassé.

— ... *qu'il parle ou se taise à jamais.*

Je contemple les invités qui nous entourent. Nombreux sont ceux qui ont parcouru un long trajet jusqu'à notre ferme bien-aimée. Ce sont nos proches, ceux auxquels nous tenons. Tous sourient, malgré le soleil écrasant du mois d'août.

Alors que je scrute ces visages, je me rends compte que ce mariage est une véritable affaire de famille.

Je suis debout sous une treille en bois qu'a construite mon frère Hank et qu'a décorée sa femme Debbie à l'aide de fleurs sauvages qu'elle a magnifiquement arrangées.

C'est mon frère Stevie qui m'a menée à l'autel, et je jurerais avoir entendu renifler ce dur à cuire d'ancien Marine.

L'« objet ancien » que je porte est le voile de mariée de ma propre mère, aussi léger et soyeux qu'une toile d'araignée. Nous l'avons conservé au grenier durant des décennies.

L'« objet neuf » est une jarretelle en dentelle que m'a offerte ma belle-sœur Kim lors du pique-nique génial – et de bon goût – qu'elle a organisé la semaine dernière en guise d'enterrement de vie de jeune fille.

L'« objet emprunté » est une paire de boucles d'oreilles que m'a prêtée ma future belle-mère, une femme chaleureuse et amicale dont je me suis beaucoup rapprochée.

Quant à l'« objet bleu »... ma foi, celui-là n'a pas été aussi facile à choisir. Il est coincé sous mon corsage, et ses arêtes métalliques appuient doucement mais fermement sur la peau, au-dessus de mon cœur.

*L'endroit idéal.*

C'est une voiture miniature bleu métallisé ayant appartenu à Alex.

Petit garçon, il jouait tout le temps avec. Il l'appelait « myrtille ». Certains enfants ont des couvertures ou des peluches qu'ils triment partout pour se reconforter. Mon fils avait un modèle réduit d'auto qu'il avait affublé du nom de son fruit préféré.

À présent, c'est moi qui la trimante sur moi pour me reconforter. Ça me rappelle que, même à mes moments les plus heureux, une partie de moi aura toujours du chagrin.

Mais aussi que, même si Alex n'est plus physiquement présent, il est avec moi en ce beau jour.

Il est avec moi *tous les jours*.

— *Qui donne cette femme en mariage à cet homme ?*

Stevie avance.

— Moi, répond-il.

Il m'étreint et m'embrasse sur la joue en me chuchotant qu'il m'aime, puis me remet entre les mains de mon futur époux.

C'est le grand final.

— Acceptez-vous, Margaret Elizabeth...

— Ses amis l'appellent Molly, mon père, intervient mon fiancé avec un sourire.

Les rires fusent.

— Acceptez-vous, *Molly*... reprend le pasteur, égayé lui aussi.

Dans mon dos, des murmures fébriles parcourent l'assistance, on entend le dé clic des appareils photo. En général, dans un mariage, c'est le moment que les gens préfèrent. Moi aussi, d'ailleurs.

— ... de prendre cet homme pour époux légitime ?

L'officiant poursuit... mais je me raidis soudain, à deux doigts de céder à l'affolement.

Un seul terme a suffi : « légitime ».

La loi. La police. Ce convoi de Fédéraux qui, il y a des semaines, a investi la ville.

Mon « putain de plan » est sur le point d'aboutir. Malheureusement, les flics se rapprochent de nous plus vite que ce que je redoutais !

Nous ne pouvons pas nous permettre d'être pris. Pas maintenant. Ni plus tard. Nous avons trop avancé. Nous avons joué trop gros. Tout perdre aujourd'hui... *non, non, non...*

— ... jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

Les paroles que je connais si bien me tirent de ma panique intérieure. J'essaie de me ressaisir. Je devine que ces quelques secondes ont semblé durer une éternité pour la congrégation. Nos invités ont dû se demander à quoi je pensais. Ou si j'envisageais de me raviser.

Loin de moi cette idée.

Les mots que je vais prononcer, je souhaite qu'ils soient d'une sincérité totale. Il y a si longtemps, je les ai formulés sans conviction, emplies de doutes et d'appréhension.

Pas cette fois.

Les yeux mouillés de larmes, je finis par murmurer avec douceur :

— Oui. Je le veux. *Vraiment.*

## 4 minutes, 30 secondes

— N’oubliez pas que tous sont armés jusqu’aux dents... et prêts à mourir.

En vingt années et quelques de service au FBI, Mason n’a recouru qu’une poignée de fois à cette phrase pour décrire une bande de suspects.

La première fois, il s’agissait d’une milice antigouvernementale qui s’était retranchée dans l’éprouvante chaîne des Belmont Mountains, à l’ouest de l’Arizona.

En une autre occasion, il a eu affaire à une cellule de terroristes islamistes qu’on soupçonnait de vouloir faire sauter un gratte-ciel du centre de San Antonio.

Le troisième incident l’a opposé à une escouade d’anciens hommes des forces spéciales mexicaines qu’un cartel de Sonora avait embauchés pour passer en contrebande l’équivalent de 36 millions de dollars de cocaïne au Texas, à Corpus Christi, le tout à bord d’un sous-marin soviétique désarmé. Oui, rien que ça. Un sous-marin !

Mason se trouve à présent à Hobart, patelin poussiéreux et paumé du Texas, dont la population atteint tout juste les dix mille habitants, et il utilise ces mots pour décrire un groupe de braqueurs de banque doublés de pilliers d’enchères équestres, susceptibles, qui plus est, de s’adonner au trafic d’armes et de drogue, ainsi qu’au blanchiment d’argent.

Mason explique à son auditoire que, ces dernières semaines, l’enquête s’est accélérée. La station-service Shell d’où a été passé le coup de fil anonyme aux autorités est équipée d’une flopée de caméras de

surveillance... qui étaient malheureusement toutes pointées sur les pompes et l'intérieur de la boutique, pas sur l'arrière, où se trouve le téléphone public. (« À quoi bon en avoir si elles ne montrent rien, bon Dieu ? » a grommelé l'agent en apprenant la nouvelle.)

Néanmoins, le caissier de service cet après-midi-là s'est souvenu de l'auteur de l'appel et a pu en donner une description détaillée. On a vite été en mesure de distribuer un portrait-robot aux commissariats, aux bureaux de poste et aux journaux locaux de toute la région. Les témoignages n'ont pas tardé à affluer.

Pour l'instant, Mason se tient au fond d'une immense pièce rectangulaire, dans un bâtiment des Veterans of Foreign Wars situé en périphérie du modeste centre-ville d'Hobart. Les talons de ses bottes de cow-boy cliquettent doucement sur le lino beige, tandis qu'il va et vient, croisant le regard de chacune des personnes assises devant lui, sans en oublier une seule.

La dernière réunion inter-agences gouvernementales qu'il a animée s'est déroulée dans une salle de conférence exiguë et bondée d'un poste de police rural, à la frontière entre le Texas et l'Oklahoma.

Aujourd'hui, ce sont quatre fois plus d'agents, de shérifs, de rangers et d'enquêteurs qui sont rassemblés, et ils tiennent à peine dans la salle.

Le nombre n'est pas l'unique différence, cependant.

Ce briefing n'est pas seulement informatif.

*Il est aussi tactique.*

— Nous pensons que les suspects ont pour base une ferme à quelques kilomètres d'ici. Deux ou trois d'entre eux ont des liens de famille.

Derrière Mason, sur un écran blanc, on projette une photographie aérienne géante, à haute résolution, des terres concernées : hectares de poussière et d'herbes, rares structures éparpillées (parmi lesquelles une petite remise à bois). Une courte allée mène à un modeste corps de ferme.

— D'après les registres du cadastre, ils possèdent cette propriété depuis des décennies. Des générations, même. Et pourtant...

Randolph adresse un signe du menton à l'agent spécial Emma Rosenberg, une analyste nerveuse, genre forte en thème, qu'a détachée l'unité du FBI chargée des enquêtes financières – en gros, c'est une



comptable dotée d'une plaque et d'une arme. Elle se borne à fixer Mason avec les yeux égarés d'une biche prise dans les phares d'une voiture... jusqu'à ce qu'elle saisisse qu'il attend qu'elle prenne la parole.

— Euh, oui, pardon, marmonne-t-elle d'une voix tendue en ajustant ses lunettes à grosse monture en plastique. Mes recherches ont démontré que, au cours de douze des seize derniers trimestres fiscaux, à la suite d'une inspection des actifs financiers alliés aux revenus bruts de chaque résident putatif de la propriété que j'ai comparés à l'assujettissement de cette dernière aux impôts divers et variés...

— Bon sang, abrégez ! l'interpelle ce bon vieux ranger Kim, sur un ton narquois.

Adossé à un mur latéral, il fourre une chique de tabac à priser derrière sa lèvre inférieure parcheminée. Rosenberg se hérisse. Originaire de la Nouvelle-Angleterre guindée, elle est offensée par ce comportement typiquement texan. Aussi, c'est avec des accents plus froids et plus secs qu'elle conclut :

— Ces gens paient beaucoup plus d'impôts fonciers, de frais bancaires et de charges d'entretien que ce qu'ils déclarent gagner.

Mason prend le relais :

— Bref, ils dépensent du fric qu'ils ne sont pas censés avoir. Ce sont des *criminels*. Et maintenant...

Il se retourne vers la photo de la ferme et, à l'aide d'une baguette laser, désigne différentes sections et particularités des lieux.

— Comme vous le voyez sur ce cliché pris par un drone de surveillance ce matin vers 5 heures, l'enceinte ne présente aucun accès qui ne soit pas gardé. Une haute clôture, une visibilité totalement dégagée, très peu d'endroits à couvert... Y entrer ne va pas être facile. Encore moins si ces malfrats sont équipés de fusils d'assaut.

— Ce n'est pas ça qui arrêtera mes gars, patron !

Cette voix rocailleuse est celle de l'agent Lee Taylor, un ancien béret vert grisonnant et inébranlable, actuel commandant du SWAT<sup>1</sup> d'El Paso. Vu les risques énormes que suppose l'opération, il a parcouru les six cent cinquante kilomètres en personne afin de planifier la mission et de chapeauter ses hommes. Mason est d'ailleurs enchanté de l'avoir avec lui.

Il le remercie d'un hochement de tête avant de montrer la dernière image, un collage des portraits de plusieurs suspects de sexe masculin, tous plus effrayants les uns que les autres.

— Voici nos cibles. Mémorisez leurs traits encore mieux que ceux de votre femme et de vos enfants. Parce que je n'ai pas envie que l'une de ces sales gueules soit la dernière chose que vous verrez. Vous êtes autorisés à faire feu en cas de besoin. Pigé ?

Pratiquement toutes les personnes présentes acquiescent avec sobriété.

Ces hommes aguerris comprennent les instructions. Les risques. Les enjeux.

— Rappelez-vous que ces fils de pute sont entraînés, préparés, lourdement armés... et *prêts à mourir*, poursuit Mason en écho à son premier avertissement. C'est valable pour tous, jusqu'au dernier. Quoi qu'il arrive, il est hors de question que je perde un seul d'entre vous. *Ceci est un ordre.*

Randolph contemple les visages stoïques et courageux de ses collègues.

Tout en priant pour que cet ordre soit de ceux auxquels son équipe puisse obéir.

## 50 secondes

Mason est à l'agonie... c'est-à-dire qu'il donnerait n'importe quoi pour un verre de thé glacé au citron.

Son addiction aux boissons froides et sucrées est sans doute son seul vice.

Il se caractérise par ses convictions, sa passion et sa remarquable autodiscipline. Pourtant, lorsque le Texas connaît une journée torride, son cerveau ressemble à celui d'un drogué : il ne pense qu'à se shooter au thé glacé.

Après avoir mis un terme à la réunion, il va donc étancher sa soif. Il profitera de cette pause pour rassembler ses idées. Il vient d'organiser la descente la plus méticuleuse de sa carrière, il sait combien le danger sera grand, d'ici quelques heures.

À plusieurs pâtés de maisons du bâtiment des Veterans of Foreign Wars se trouve le Scurry Skillet, une gargote exiguë et crasseuse qui a l'air de ne pas avoir été rénovée depuis le gouvernement Eisenhower. Mason se faufile à l'intérieur et s'installe dans un box donnant sur la vitrine. Une serveuse corpulente et impertinente d'une soixantaine d'années, répondant au prénom de Dina, prend sa commande, non sans arquer un sourcil.

— Un pichet entier ?

— S'il vous plaît, insiste Mason. Avec une double dose de glace, de sucre et de citron. Et dans vingt minutes, ajoute-t-il avec un sourire, je serai bon pour me précipiter aux toilettes.

Après avoir apaisé sa pépie, comblé son manque de glucose et généreusement récompensé la serveuse, Mason ressort dans la petite rue principale désuète de Hobart afin de regagner le centre des Veterans.

À cette heure, l'agent Taylor et ses hommes ont dû établir un plan préliminaire de l'assaut. Un deuxième survol de la ferme par un drone du FBI a dû être effectué pour rapporter des images plus récentes et détaillées de la propriété.

On raconte même que deux enquêteurs du comté voisin creusent un nouveau témoignage prometteur sur l'homme aux cheveux blancs qui a été filmé en train d'acheter les masques d'Halloween. Mason ne s'emballe pas, cependant, car les fausses pistes concernant ce mystérieux suspect ont été légion, ces dernières semaines.

Il a à peine parcouru la moitié du trajet que – *foutu soleil d'été !* – il se remet à transpirer et à souffrir de cette envie mortelle de boisson sucrée qu'il ne connaît que trop bien.

Sauf qu'il n'a pas le temps de l'assouvir. Ce n'est plus le moment. Il lui faut rejoindre ses troupes.

Sans ralentir le pas, il retire son chapeau de cow-boy en feutre acajou et se tamponne le front avec un mouchoir – le vieux mouchoir en dentelle qu'il garde toujours dans la poche de poitrine de sa veste.

*Tout près de son cœur.*

Il s'apprête à tourner à l'angle d'un immeuble quand une voix le hèle.

— Mason ? Ça alors, comment allez-vous ?

Pivotant sur lui-même, il découvre une femme enjouée d'à peu près son âge qui lui sourit de toutes ses dents. Elle est coiffée d'un chapeau de soleil mou, porte des lunettes noires immenses et tire deux enfants derrière elle.

— Euh... bien. Merci. Et vous-même ?

Randolph sourit lui aussi, un peu gêné toutefois. Cette femme, son timbre, son allure lui disent quelque chose, mais il n'arrive pas à la resituer. La sueur qui coule dans ses yeux lui brouille peut-être la vision. Ou alors le « déguisement » de son interlocutrice, grande capeline et lunettes, l'empêche de l'identifier.

*Formidable ! Un Fédéral incapable de reconnaître un visage !*

— Qu'est-ce qui vous ramène aussi vite à Hobart ? s'enquiert-elle.

Il se borne à hausser les épaules et noie le poisson.

— Un agent du FBI a toujours du pain sur la planche.

Pendant que la femme rit, Mason s'adonne à une rapide enquête mentale pour tenter de la remettre. Elle l'a appelé par son prénom, il ne s'agit donc pas d'un des témoins qu'il a récemment interrogés par dizaines. Mais elle a également demandé ce qui le *ramenait* ici...

— Enfin, reprend-elle, j'imagine que *notre ville est la vôtre*, maintenant.

Soudain, ça lui revient. Il sait exactement qui elle est.

— Oui, j'imagine aussi... *Kathleen*. J'en suis d'ailleurs ravi.

L'un des marmots tire sa mère par la manche en prononçant quelques mots inintelligibles.

— Une minute, Luke. Tu vois bien que je discute avec le nouveau mari de tatie Molly.

« Tatie » n'est pas le terme adéquat. En fait, Kathleen Rourke est la cousine au deuxième degré de Molly. Mason ne l'a croisée qu'en une occasion, et elle n'a pu assister qu'à l'échange des consentements.

Parce que, oui, *Molly Rourke est la récente épouse de Mason Randolph*.

— Elle était magnifique, enchaîne Kathleen. Dieu du ciel ! Elle rayonnait. Vous aussi. Après tout ce que vous avez traversé...

Elle désigne ses enfants, adorables mais impatients.

— Désolée d'avoir dû m'éclipser avant la réception, mais je n'avais pas dégoté de baby-sitter, et ces deux-là avaient hâte de rentrer à la maison.

— Pas de souci, la rassure Mason en ébouriffant les cheveux du plus jeune. Nous avons beaucoup apprécié votre présence à la cérémonie. C'était vraiment une affaire de famille, comme le voulait Molly.

Après une brève accolade, Kathleen s'éloigne avec sa marmaille.

C'est alors que Mason se rend compte qu'il a encore son chapeau dans une main et, dans l'autre, son mouchoir féminin miteux à ses initiales – *MER* pour Mason Edgar Randolph.

Ce monogramme est le même que celui de sa jeune épouse : Molly Elizabeth Rourke.

D'ailleurs, le mouchoir était à elle, à l'origine. Sa grand-mère le lui a brodé quand elle était toute petite.

Ce que Mason, bien entendu, ignorait quand, après avoir commencé à sortir avec elle, il a découvert au bout de quelques semaines seulement le bout de tissu orné de dentelle dans un tiroir de la commode. Il a un peu flippé, inquiet que sa petite amie de fraîche date soit du genre collant. Avait-elle déjà entrepris de lui fabriquer des accessoires personnalisés ?

Puis ils ont fait le rapprochement, et la coïncidence de leurs initiales identiques les a ébahis.

Ce n'était là que le premier signe qu'ils étaient destinés l'un à l'autre.

Au moment de fêter le sixième mois de leur rencontre, comme Molly avait de grosses difficultés d'argent – il était même question que la banque saisisse la propriété familiale –, Mason a insisté pour qu'ils ne s'offrent aucun cadeau.

Si Molly n'a rien acheté, elle a tout de même donné à son chéri ce mouchoir qui avait provoqué leurs rires un semestre auparavant, enveloppé dans du journal que nouait une ficelle.

Depuis, l'agent le conserve près de son cœur, en gage du lien qui les unit, en gage de leur amour. Encore aujourd'hui, alors qu'il arbore l'alliance à laquelle il lui faut s'habituer, il compte bien perpétuer la tradition tant que le tissu tiendra le coup.

Il s'éponge le front avec, puis le range et remet son chapeau. Se retournant, il fonce vers le bâtiment des Veterans.

Sa nouvelle femme, si belle et épatante, l'attend à quelques kilomètres d'ici à peine.

Mais avant de la rejoindre, il doit dégommer les méchants.

Sans se faire tuer au passage.

## 3 minutes, 40 secondes

Quarante-six membres du SWAT armés jusqu'aux dents font le compte à rebours avant le combat.

Chacun est chargé, en sus d'un fusil d'assaut automatique ou tactique, d'environ seize kilos de matériel : gilet pare-balles, casque balistique, arme de poing, lunettes à infrarouges, grenade aveuglante, menottes en plastique, réserves de munitions.

Tous sont figés comme des statues tandis que Mason, qui transpire déjà sous le poids du gilet en Kevlar qui moule son torse, fait les cent pas devant eux et leur répète les dernières consignes. Il n'y a pas un frémissement dans l'assemblée, pas un raclement, pas un dandinement.

Le silence est impressionnant. Inquiétant. *Terrifiant.*

— L'intervention est prévue pour 22 heures précises, rappelle Mason. Dans moins de quarante minutes. Alors, écoutez-moi bien.

Il se lance dans un ultime récapitulatif du plan devant ses troupes rassemblées. Il tient aussi à leur expliquer comment lui et l'agent Taylor en sont arrivés à cette stratégie.

— Une approche discrète était hors de question. Beaucoup trop dangereuse, au regard du terrain à couvrir.

Il désigne l'image projetée derrière lui, des hectares de champs infinis et sans relief parsemés de rares arbres et broussailles, de quelques taudis et cabanes.

— Le nombre de pièges était trop important, poursuit-il. Nous aurions été trop exposés. Pourquoi pas une entrée en fanfare, du coup ? demande-t-il ensuite de façon purement rhétorique. Démolir les portes, dégringoler par hélicoptère sur les toits en mitraillant à tout-va ? Ma foi, ça aurait pu déclencher une troisième guerre mondiale.

Pour finir, lui et Taylor ont opté pour un mélange des deux tactiques.

Les quarante-six hommes présents ont été divisés en quatre groupes ; chaque escouade approchera d'un des côtés du rectangle que forme la propriété, lentement et à découvert.

En même temps, on coupera l'alimentation électrique des lieux afin de les plonger dans l'obscurité.

— Vous tomberez sûrement sur des sentinelles, continue Mason. Aussi, veillez à guetter leur réaction. Servez-vous de vos lunettes à infrarouges et de vos caméras thermiques. Restez à l'affût de tout mouvement suspect ou d'un signe de redéploiement défensif. Si vous apercevez le moindre adversaire se réfugiant dans un abri, c'est que nos informations auront été erronées.

Mais si, comme on peut s'y attendre, les suspects refusent de coopérer ?

— Alors... nous les y obligerons. Encerclement en quatre points distincts dès que j'en donne l'ordre. Fouille complète et sécurisation de la propriété. Les tireurs d'élite ont le feu vert. Les équipes tactiques se reformeront à l'extérieur du corps de ferme avant de donner l'assaut final. Des questions ?

Un chœur de « non, patron » résonne dans la salle aux plafonds hauts.

Mason inspire profondément. Puis il passe en revue ses quarante-six bonshommes, fixant chacun droit dans les yeux.

— Faites gaffe, là-bas. Compris ? Vous visez pour survivre, *vous tirez pour tuer*.

Sur ce, il disperse ses troupes, qui entreprennent de vérifier une dernière fois leur équipement et leurs armes avant de grimper dans la flotte de camions blindés qui les conduira sur place.

Mason s'apprête à les rejoindre quand il repère un souci.

L'agent Britt Baugher, un bleu de vingt-six ans dégingandé et boutonneux qui vient à peine de terminer sa formation, est en train de gribouiller quelque chose sur son avant-bras à l'aide d'un marqueur noir.



— Vous estimez vos performances à l'avance ?

Baughner, gêné d'avoir été surpris, bégaye :

— Je... je voulais seulement...

Mason s'empare du bras du jeune homme. Il a inscrit *B +* sur sa peau.

— Vous vous tatoueriez votre groupe sanguin sur le *front* que ça n'accélérerait en rien une éventuelle transfusion.

— Oui, chef, mais...

— Je sais que ceci n'est pas votre première mission. Quant à vous, vous savez que toutes vos données médicales sont inscrites sur votre plaque d'identification. L'auriez-vous oubliée à la maison ?

Baughner baisse les yeux, penaud.

— C'est juste que... Vous avez entendu parler des gars de l'ATF<sup>1</sup> qui se sont occupés du raid de Waco ? Ils n'ignoraient pas que la mission serait difficile. Voilà pourquoi ils ont inscrit leur groupe sanguin sur leur bras.

— Je suis au courant, admet Mason en fronçant les sourcils. Mais cette triste affaire remonte à plus de vingt ans. D'ailleurs vous vous rappelez comment ça s'est fini, pour eux, non ? Et puis, termine-t-il en soutenant le regard du gamin, aucun de nous n'aura besoin d'une transfusion, parce que aucun de nous ne se fera descendre, pigé ?

— Oui, chef.

Après un hochement de tête, le jeune agent s'empresse de gagner le véhicule auquel il a été assigné.

Quand le groupe est prêt à partir, Mason se dirige vers l'énorme engin de transport de troupes blindé dans lequel il voyagera, en compagnie de Taylor.

Toutefois, avant de grimper à bord, il glisse une main sous son gilet en Kevlar. Il en tire son portefeuille, qui contient sa plaque du FBI.

Il sort la première, un morceau de plastique de cinq centimètres sur sept et demi. Le recto est orné du célèbre bouclier bleu et jaune. Y figurent le matricule de Mason, sa signature, une photo datant de quelques années, avec les cheveux un peu plus longs, les pattes d'oie et les rides autour de la bouche légèrement moins marquées.

Il la retourne. Le verso comporte les informations essentielles le concernant : son âge, sa taille et son poids, son allergie à la pénicilline. Sans

oublier, tout en bas, son groupe sanguin : AB –. Au cas où.

— Non, grommelle-t-il soudain, mécontent.

Ensuite, il monte dans le véhicule et s'installe près de Taylor.

— À toutes les unités. Ici, commandant Bravo. C'est parti !

## 8 minutes, 10 secondes

Ils seront ici très bientôt. Il faut que je me dépêche.

Je ne peux pas me laisser surprendre. Pas comme ça.

Recroquevillée sur le sol, je suis en larmes. Quelques cartons sont éparpillés autour de moi. Je suis submergée par des émotions contradictoires. Soulagement, inquiétude, satisfaction, peur. Un peu de tout, autrement dit.

Je me croyais enfin prête à trier les affaires d'Alex.

J'avais tort. *Une fois encore.*

Après avoir échoué à entrer dans sa chambre, il y a plusieurs semaines, quand le shérif du coin m'a interrompue avec Danny, je me suis donné un répit.

Puis j'ai été prise par le tourbillon des derniers préparatifs du mariage. Bataillant pour que la maison soit impeccable afin d'y accueillir les dizaines d'invités qui y déambuleraient, j'en ai balayé, épousseté, récuré et ciré tous les recoins.

*Presque* tous, du moins.

Je n'ai pas touché à la chambre de mon défunt fils. La porte devait rester hermétiquement close.

Sauf que, aux petites heures du matin qui ont suivi la noce...

J'ai remarqué qu'elle avait été ouverte.

C'était après la dernière chanson. Les dernières gouttes de bière et de bourbon. Le départ de nos derniers amis et parents. Même Stevie et Kim,

qui habitent la ferme, étaient partis. (Ils devaient dormir chez Hank et Debbie, cette nuit-là, histoire que Mason et moi soyons tranquilles.)

Épuisée, ivre du stress et de la joie de cette merveilleuse journée, je n'ai pas seulement autorisé mon costaud de mari à me faire franchir le seuil de la maison dans ses bras. Moqueuse, je lui ai ordonné de me porter à travers toute la pelouse, dans l'escalier, jusqu'à notre lit. Beau joueur, il s'est exécuté avec empressement... non sans exiger avec un clin d'œil coquin que je trouve une « façon créative » de le récompenser.

Nous venions d'atteindre le palier quand j'ai vu que la porte d'Alex était entrebâillée.

Une main plaquée sur la bouche, j'ai étouffé un cri de surprise. Sautant à terre, j'ai failli me prendre les pieds dans ma traîne.

Ce qui s'était passé était évident. Une invitée avait dû chercher la salle de bains et avait préféré taire son erreur.

Il n'empêche, la chambre d'Alex était ouverte.

Pour la première fois depuis des mois.

J'ai claqué le battant le plus vite possible, ai appuyé ma tête au chambranle. Un unique sanglot m'a échappé.

Mason s'est approché et m'a enlacée. Il m'a enveloppée de ses bras musclés, s'est contenté de me serrer contre lui tandis que je luttais pour me ressaisir. Déjà que la journée avait été chargée en émotions...

— Dommage qu'on ait claqué autant de fric dans la suite nuptiale, a murmuré Mason avec un sourire dans la voix.

J'ai ri. Je n'ai pas pu résister.

*Que Dieu bénisse cet homme*, ai-je songé. Le jeune marié moyen n'aurait sans doute pas été ravi à la perspective de remplacer sa nuit de noces torride par un câlin chaste destiné à reconforter sa femme en deuil. Mais Mason est tout sauf moyen. Il a réussi à transformer un accès de chagrin en un moment tendre, aimant et drôle à la fois.

— Je suis désolée, ai-je gémi en me retournant pour regarder son beau visage.

— Tu n'as pas à t'excuser. Nous serons ensemble jusqu'à la fin de nos jours. Nous aurons des tas d'autres occasions de retenter l'expérience.

*Retenter l'expérience.*

C'est ce que je suis en train de faire.

Sans résultat.

Notre mariage remonte à quelques semaines, durant lesquelles Mason s'est absenté la plupart du temps. Il bosse sur une grosse affaire qui l'emmène aux quatre coins de l'État. Ce soir, ça sera différent. Il m'a dit qu'il ne serait pas loin d'ici et qu'il avait obtenu d'être libéré de ses obligations. J'ai donc décidé de préparer un grand repas de famille.

Pour la première fois depuis que nous avons échangé nos consentements, nous serons tous réunis : Stevie, Hank, Debbie, Kim, Nick, J.D., Mason et moi. Ce doit être une sorte de dîner de fête, puisque nous avons sauvé la ferme. Mon « putain de plan » a presque abouti. La chance a tourné pour les Rourke. Nous avons le vent en poupe.

Voilà pourquoi j'ai cru être enfin capable de mettre de l'ordre dans les affaires d'Alex.

Pas de vider sa chambre. Je savais que je n'étais pas encore prête pour ça.

En revanche, mon fils avait des cartons de vieilleries dans le grenier, un bric-à-brac qu'il n'avait pas touché depuis des années. J'avais une heure à tuer pendant que la tourte cuisait et que le poulet finissait de rôtir ; et, après tout, ces cartons étaient une bonne façon de commencer ma tâche.

Au début, ça a été le cas. J'ai découvert de vieux manuels scolaires et des livres de poche, des piles de CD de groupes dont je n'avais jamais entendu parler, une raquette de tennis quasi neuve, dont Alex s'était servi une fois avant de se désintéresser définitivement de ce sport. Tout ça, il m'était possible de le donner ou de le jeter sans y accorder trop d'importance.

J'avais presque terminé, plus que quelques minutes douloureuses...

Sauf que, tout à coup, j'ai atteint le fond du dernier carton.

Et j'ai trouvé quelque chose qui m'a coupé le souffle.

Un dessin qu'Alex avait fait en primaire : des silhouettes en bâtons, un petit garçon et une femme, tous deux vêtus d'énormes combinaisons de cosmonautes et flottant dans le ciel étoilé. Sa maîtresse, Mme Cunningham, l'avait légendé en grosses lettres : « Quand je serai grand, je serai astronaute. Comme ça je pourrai me promener dans l'espace avec ma maman. »

Ces mots ont été un coup de poignard dans mon cœur.

Voici des mois que je pleure sur la vie qu'Alex a menée jusqu'à sa mort. Je n'avais pas vraiment pensé à celle qu'il *aurait* vécue s'il avait eu un avenir.

Même si son rêve de devenir astronaute relevait d'un fantasme d'enfant, son futur était bien réel. Il aurait flirté avec des filles. Il aurait envisagé de suivre des études à la fac. Un jour, il se serait lancé dans un métier. Il aurait fondé un foyer, avec une femme et des enfants à lui. Alex aurait touché les étoiles, comme il y aspirait, à sa manière, selon ses propres termes... si seulement il en avait eu l'occasion.

Le dessin plaqué sur ma poitrine, je me suis effondrée sur le sol, j'ai laissé cette nouvelle et immense vague de chagrin me submerger.

J'en suis là. Paralysée. Les minutes s'écoulent. Les larmes roulent sur mes joues.

*Oh, Alex ! Mon bébé ! Cette douleur ne s'estompera-t-elle donc jamais ?*

Le poulet continue de se dessécher dans le four, et les miens sont en route. Je ne peux pas rester couchée par terre sans réagir. Un petit peu encore, cependant...

Dehors, j'entends un bruit. Une voiture qui remonte l'allée.

Je regarde ma montre. Il est tôt. Mes invités ne sont pas censés arriver à cette heure. Qui est-ce ? Je me force à me lever. Enfin.

M'approchant de la fenêtre du grenier, je jette un coup d'œil en bas. Le soleil descend, il m'empêche d'identifier le véhicule. En sortent plusieurs personnes.

Mes frères et leurs épouses, j'imagine.

*Qui d'autre ?*

## 3 minutes, 20 secondes

— FBI !

Accroupi derrière le capot de l'énorme blindé Lenco BearCat, Mason parle dans le système audio de cent cinquante décibels installé sur le toit du véhicule. Il a haussé la voix mais, même s'il *murmurait*, ses mots porteraient à quatre cents mètres dans cette région sombre, silencieuse et brûlante du Texas.

— Votre propriété est encerclée par des agents fédéraux armés !

C'est peu dire.

Avant cette annonce, l'agent Taylor a reçu confirmation par ses chefs de brigade que les quatre groupes avaient pris position sur le périmètre de la ferme. Il a relayé l'information à Mason.

— Nous avons un mandat de perquisition des lieux et des mandats d'arrêt concernant tous les individus présents sur place !

Comme convenu, l'électricité a été coupée, ce qui, à la grande surprise de Randolph, n'a fait aucune différence. Si, à l'intérieur du bâtiment principal, les lampes se sont éteintes, elles se sont rallumées quelques secondes plus tard. Les suspects sont donc équipés de générateurs à essence.

— Ceci est notre premier et dernier avertissement ! Sortez calmement, les mains sur la...

— Patron ! Regardez ça !

C'est Norris Carey qui a chuchoté, le responsable de la première équipe tactique, la plus proche de Mason et Taylor. Âgé de trente-neuf ans, c'est un

costaud. Il leur montre un écran à cristaux liquides sur lequel défilent les images des environs transmises par une caméra thermique. La majorité des ronces et des arbres rabougris qui poussent ici donnent l'impression d'être auréolés d'un *halo de lumière chauffée à blanc*.

— C'est quoi, ce bordel ? demande Taylor, perdu et inquiet.

— Je... je n'en sais rien, répond Carey. Les plantes ne dégagent pas ce genre de chaleur. Les autres sections nous signalent qu'elles voient la même chose.

Mason, lui, saisit tout de suite de quoi il retourne. Il émet un grognement contrarié.

— *Merde*. Ils sont malins, ces enfoirés...

Avant ce soir, il n'a croisé qu'une seule fois ce type de technique défensive simple mais efficace : dans la vaste propriété d'un gros trafiquant de drogue, dans les faubourgs de Ciudad Juárez, à l'occasion d'une mission conjointe des forces de l'ordre mexicaines et américaines. Il n'était encore jamais tombé sur ce système aux États-Unis.

— Ce sont des lampes à infrarouges, explique-t-il, dont le but est de contrecarrer l'effet de nos lunettes. Elles doivent être reliées à des générateurs, elles se sont enclenchées en même temps qu'eux. L'idée est de dissimuler la chaleur corporelle de tout tueur qui se planquerait dans le feuillage.

— Dieu tout-puissant ! grommelle Taylor avant de compter les taches de lumière sur l'écran. On aurait donc *douze* tireurs cachés sur notre seul périmètre ?

— Ou aucun, réplique Mason. Mais ça leur donne un avantage, puisque nous allons devoir vérifier chaque installation. Ça leur permettra de nous ralentir avec plus d'efficacité que s'ils avaient versé du goudron sur l'herbe.

S'il parvient à garder son calme, ce n'est pas le cas de Taylor, qui fulmine. Prenant les jumelles à vision nocturne d'un subordonné, ce dernier observe le corps de ferme au loin.

— Pas un qui sorte en agitant un foutu drapeau blanc ! crache-t-il.

Randolph espère que l'intervention se terminera sans heurt. Aussi, il décide que ça vaut la peine de parlementer. Branchant de nouveau le haut-parleur, il reprend la parole et s'éloigne un peu du script initial :



— Nous savons, vous et moi, comment tout ça va s'achever ! Ce n'est pas un mystère. Tous, ici, vous finirez en prison pour y purger une très, très longue peine. À cause de ce que vous avez fait, à cause de l'argent que vous avez volé, des gens que vous avez maltraités... *de la lâcheté dont vous avez fait preuve !* Je vous offre une chance de vous comporter en *hommes*. Le premier crétin venu peut prendre un flingue... en revanche, le déposer demande un vrai *courage* !

Il attend. Il retient son souffle. Il prie pour avoir été entendu. Même le revêche Taylor a approuvé son petit laïus d'un hochement de tête. *Bien envoyé.*

— Ça bouge ! s'exclame soudain l'agent Carey.

Mason regarde la maison. En effet, une porte latérale vient de s'entrebâiller. Une silhouette en émerge, un fusil tendu en l'air à bout de bras...

Puis elle l'abaisse vivement et ouvre le feu.

— Merde ! crie Mason.

Se baissant derrière le camion, il attrape son talkie-walkie.

— On nous prend pour cibles ! s'époumone-t-il. À toutes les unités, action !

Le gigantesque véhicule blindé démarre. Mason, Taylor, Carey et leur dizaine de coéquipiers marchent en file indienne derrière lui. L'engin démolit la clôture de bois et de barbelé qui défend la propriété, cependant que des salves continuent de retentir.

L'assaut vient de débiter.

## 5 minutes, 15 secondes

Une ferme endormie du Texas occidental s'est transformée en violent champ de bataille.

Et ce, depuis presque une heure.

Mason, son unité et les trois autres groupes d'encercllement ont, lentement mais sûrement, progressé en direction de l'habitation principale.

*Un foutu centimètre après l'autre.*

D'innombrables tireurs d'élite profitent de l'avantage indéniable de leur position, aux fenêtres du premier étage.

L'affrontement est lent. Brutal. Infernal.

Les Fédéraux ne tiennent pas la victoire pour acquise, en dépit de leur entraînement, de leur équipement et de leurs véhicules blindés, en dépit aussi de leur supériorité numérique – le rapport de force est de trois contre un au moins.

Plus d'un des leurs ont déjà été touchés et évacués. Aucune blessure grave, mais les effectifs s'amenuisent au fur et à mesure qu'ils se rapprochent.

Ils sont d'ailleurs tout près du but, désormais.

Plus que quelques dizaines de mètres les séparent du corps de ferme.

— À deux heures ! crie Mason.

Il a repéré sur leur flanc un tueur embusqué dans un buisson de sauge épineux. Sans attendre la réaction de ses coéquipiers, l'agent lève sa

carabine M4 et tire trois coups imparables, deux dans le torse, un en pleine tête.

— Neutralisé !

L'adversaire meurt avant de s'écrouler dans la poussière, juste à côté du chauffage d'appoint rouillé installé au milieu des broussailles.

L'unité avance.

Se redressant, Mason inspecte le terrain devant eux. *A priori*, le dernier obstacle entre eux et la façade qu'ils visent est un petit bûcher délabré.

Dieu seul sait ce qu'il renferme.

— Positionnez-vous devant l'entrée ! ordonne Taylor à voix basse. En formation deux plus un. Repérage vidéo avant intrusion, à mon signal.

Dès que le camion a dépassé le cabanon et le cache aux yeux des suspects retranchés dans la maison, quatre hommes du SWAT courent se mettre en place, deux par deux, de chaque côté de l'entrée. Tandis que Mason, Taylor et les autres les couvrent, l'un d'eux glisse sous le battant une minuscule caméra montée sur support flexible. Le tout mesure à peu près la taille d'une tresse de réglisse. L'agent la fait pivoter dans tous les sens afin de fournir à un collègue équipé d'un moniteur de la taille d'un téléphone portable une vision à cent quatre-vingts degrés de l'intérieur du bûcher.

— RAS, chuchote-t-il.

Taylor donne le signal et, à l'aide d'un pied-de-biche en métal, un troisième homme force la porte, qui cède en craquant.

Sous le regard attentif de Mason, les quatre soldats investissent les lieux. Les rayons lasers de leurs fusils balaient le maigre espace sans omettre un seul recoin. Mis à part les outils de mécanique automobile et les pièces de moteur qui s'alignent le long des parois, l'abri semble vide...

Jusqu'à ce qu'un type armé jaillisse sans crier gare de derrière une caisse et se mette à arroser les agents d'un déluge de feu. Les hommes de Mason plongent pour se mettre à couvert, non sans riposter et cribler de balles le corps de leur adversaire.

Mais dans la bagarre, l'un des Fédéraux qui se tenait dehors est touché.

— Merde ! jure Mason en attrapant son épaule ensanglantée.

— Ce salopard vous a eu ? s'inquiète Taylor.

Randolph s'adosse à l'arrière du véhicule blindé. S'emparant de sa torche, il examine sa blessure. Ce n'est qu'une égratignure, mais elle le brûle comme l'enfer. La douleur aiguë pulse au rythme des battements de son cœur.

— L'un de nous peut vous ramener à l'abri, patron, propos Carey, le chef de la brigade. Nous continuerons sans vous...

— *Des clous !* gronde Mason en serrant les dents. Je veux être là quand on pénétrera dans cette foutue baraque. Je veux voir la gueule de ces enfoirés !

Taylor, Carey et les autres sursautent. C'est la première fois que leur supérieur, d'ordinaire si maître de lui, s'emporte. Une fureur primitive. Effrayante.

— Nom d'un chien, Mason, objecte Taylor, vous saignez comme un porc. Vous vous êtes donné à fond pour choper ces connards, mais...

Heureusement pour lui, Mason ne peut répondre car, à cet instant, sa radio et celle de son collègue se mettent à crachoter.

— Les sections Alpha et Charlie ont atteint l'objectif, annonce l'un des responsables de groupe. Prêts à entrer.

Voilà de bonnes nouvelles, ce dont tout le monde est conscient. Deux unités sur quatre en position d'attaque, et une troisième toute proche. Mason contemple la ferme. Elle est à deux pas. *C'est l'assaut final.*

— Ici, commandant Bravo, bien reçu, dit-il dans son talkie-walkie.

D'un geste, il indique à Taylor et à ses hommes de se réaligner et d'avancer. Ils obéissent.

— Nous arrivons, lance-t-il. Préparez-vous à investir les lieux !

## 3 minutes, 45 secondes

*Bing... Bing, bing... Boum !*

Un instant, la vieille ferme tout entière s'illumine comme une citrouille d'Halloween ; lorsque quatre grenades aveuglantes sont jetées à l'intérieur et explosent en même temps.

— Vite, vite, vite !

Mason hurle ses ordres à sa propre unité et aux autres par radio. Quasiment tout ce qu'il reste de ses troupes se rue à l'intérieur, défonçant les portes à coups de pied, fracassant les fenêtres de tous les côtés.

— FBI ! braillent ses hommes.

Ils se déplacent en lignes fluides de pièce en pièce, pareils à des serpents.

— Couchez-vous ! FBI ! Mains en l'air !

Les *tac-tac-tac-tac* des ripostes résonnent, suivis d'exclamations comme « RAS ! » ou « Suspect à terre ! » et même « Je suis touché ! ».

Mason est tellement concentré sur la manœuvre qu'il en oublie son épaule et le sang qui imbibe la manche de sa combinaison noire.

— Sections Alpha et Charlie à l'étage ! annonce la radio.

Mason et Taylor échangent un regard.

*Le cauchemar est presque terminé.*

Pas tout à fait, cependant.

— On en a coincé un ! crie un agent dans le talkie-walkie. Au grenier !

Randolph retient son souffle. Il guette les mots magiques...

— Ici, le chef de Charlie. La voie est libre ! Je répète, la voie est libre ! Les lieux sont sécurisés.

Mason brandit un poing triomphal, tandis que Taylor lui assène une tape sur son épaule valide. Les Fédéraux peuvent enfin respirer.

— Ici, commandant Bravo, bien reçu, répond Mason. Fin de l’alerte. Repos.

Avant de conclure :

— Félicitations et merci à tous ! Beau boulot, les gars !

Ce n’est que maintenant qu’il jette un coup d’œil à son éraflure. Il est si content qu’il la sent à peine.

Peu à peu, les sections commencent à se retirer. Beaucoup d’armes ont été confisquées. Ainsi que d’innombrables sacs de meth.

Mason finit par apercevoir celui qu’il guettait – c’est un choc.

C’est l’un des rares survivants. Il est menotté, sa bouche ensanglantée hurle des imprécations et des jurons, tandis que deux agents l’escortent.

— C’est celui qu’on a trouvé au grenier, patron, précise l’un d’eux.

Mason se borne à hocher la tête. Il a tout de suite reconnu l’individu.

*Il s’agit du meneur.* Du cerveau de la bande. Il le traque depuis des mois.

Il n’en croit pas ses yeux. Il s’approche du prisonnier.

— Abraham J. McKinley, vous avez le droit de garder le silence.

— Foutus assassins ! s’égosille l’autre en se débattant. Regardez ce que vous avez fait !

Ignorant cette crise d’hystérie, Mason poursuit :

— Vous êtes en état d’arrestation pour de multiples faits de vol qualifié, agressions à main armée, possession d’armes en feu sans autorisation et préparation de...

— Mais qu’est-ce que vous racontez ? se récrie McKinley en s’approchant autant que possible de son interlocuteur.

Avec sa crinière de cheveux blancs, c’est le portrait craché de l’homme qui a acheté les masques d’Halloween.

— Le braquage de la banque à Plainview, répond Mason. Le vol pendant les enchères à Golden Acres. Toutes les preuves conduisent à vous et à vos

gars, Abe.

— Quoi ? On n'a rien volé du tout, et vous le savez !

Randolph se contente de sourire.

— Et le trafic de drogue de classe 2 ? D'après la rumeur, vous et vos complices vous y adonnez depuis des mois.

McKinley secoue la tête. Puis il contemple sa ferme et le carnage qui l'environne. Des tas d'hommes gisent, ensanglantés, morts. Cette vision l'enrage, il se débat de nouveau, et ses gardiens sont obligés de resserrer leur prise sur lui.

— Vous... vous les avez tués ! Bande de porcs ! Vous les avez tous tués ! Vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ?

Mason ne se démonte pas :

— Non, Abe. À *vous* de vous rendre compte de ce que *vous* avez fait.

On s'apprête à sortir le malfrat, qui ne cesse de fulminer. L'agent du FBI se penche alors vers lui et chuchote à son oreille :

— Rappelez-vous... Tout ça, c'est parce que vous l'avez tué, *lui*.

McKinley met un moment à prendre la mesure de l'énormité que vient de lui révéler Mason.

— Vous... vous m'avez piégé ? Sale fils de pute ! Vos accusations, c'est de la merde en barre !

L'autre le toise sans un mot. Il ne trahit rien. On emmène le vieux roi de la meth, l'homme dont la bande a fabriqué et vendu la drogue qui a tué Alex.

Ensuite, un petit sourire sournois de satisfaction étire les lèvres de Mason et plisse son beau visage.

## 45 secondes

La partie ouest du Texas est plate comme la main. Il n'y a pas une once de relief à des centaines de kilomètres à la ronde. Et la plupart des immeubles de Hobart n'ont qu'un étage.

Pas assez haut pour moi, cette nuit.

J'ai donc pris la route de l'immense château d'eau, situé à la périphérie de la ville.

J'ai garé mon pick-up. J'ai sauté par-dessus la clôture métallique rouillée. Puis, j'ai escaladé les échelons à pas lents et mesurés, jusqu'au sommet, à plus de vingt-trois mètres au-dessus du sol.

Oui, j'enfreignais la loi. Mais après des mois à voler, à menacer des gens avec un flingue et à falsifier des preuves, qu'est-ce qu'une toute petite violation de propriété ?

Je me suis installée confortablement avant de diriger une puissante paire de jumelles sur la grande ferme qui se trouve à huit cents mètres au sud-ouest. Elle appartient à une bande de narcotrafiquants qui, d'après une de mes sources extrêmement fiable, était à présent encerclée de toutes parts par le FBI.

Stevie, Nick et J.D. venaient d'arriver pour le dîner que j'avais organisé et ils m'aidaient à mettre la table quand j'ai reçu le texto de Mason qui disait juste : Je pense à toi (.

J'ai étouffé un petit cri en le lisant. Puis je me suis ruée dehors. Je voulais être seule, ai-je précisé.



Si mon mari m'envoie souvent des messages pendant la journée, il ne les ponctue jamais, au grand jamais, d'émojis. Il trouve ça puéril, pas mignon. Moi aussi.

Nous sommes donc convenus que ce serait un excellent code secret destiné à m'alerter, quand l'assaut du FBI chez McKinley serait lancé.

Je savais que ça arriverait. J'avais même le pressentiment que ça risquait de se produire ce soir, mais je n'en ai eu la certitude qu'il y a quatre-vingt-dix minutes.

Depuis mon perchoir, j'ai assisté à toute l'opération. Les nombreuses équipes du SWAT, les gros véhicules blindés, les coups de feu, les cris.

J'ai imploré Dieu d'épargner Mason. J'ai prié pour qu'aucun de ses collègues ne soit blessé.

Cependant, j'ai aussi supplié pour qu'Abe McKinley et ses sbires... Pour qu'ils fassent enfin face à la justice, disons. Quel que soit le sens qu'on donne à cette expression. Quelle que soit la manière dont l'homme là-haut décide de la rendre.

Tel était le véritable but de mon « putain de plan ».

Certes, nous avons besoin de l'argent pour rembourser notre prêt et sauver notre ferme. Un besoin urgent, même.

Mais, par-dessus tout, *je* voulais que McKinley paie... *pour avoir tué mon garçon.*

J'ai fini par obtenir satisfaction cette nuit, avec l'aide de Mason, qui m'a renseignée sur les tenants et les aboutissants d'une enquête fédérale en matière de braquage de banque... qui a entreposé les fusils d'assaut dans les écuries de Golden Acres... qui a « découvert » le téléphone public d'où Hank a passé son coup de fil anonyme (c'est Stevie, coiffé d'une perruque blanche, qui a acheté les masques d'Halloween).

Mon « putain de plan » a fonctionné comme sur des roulettes.

Voici plus d'une heure que je suis assise en haut du château d'eau. La fusillade semble s'être arrêtée pour de bon. Pas trop tôt. Des agents vont et viennent à leur guise dans la propriété. Ainsi que les gars de la scientifique et les ambulanciers.

Il me semble même repérer Abe McKinley en personne qu'on emmène, menotté. Il ne cesse de se débattre comme le dément qu'il est.

J'aurais adoré voir son visage quand il a compris ce qui se passait. Quand il a su *pourquoi*. Je devrai cependant me contenter d'écouter le récit de Mason.

Il faudrait sans doute que je rentre à la maison. Le spectacle est terminé, les gars. J'ai un dîner sur les bras – d'autant que, maintenant, ma famille a *vraiment* quelque chose à fêter.

Mason risque d'être coincé sur place pendant des heures. Il finira bien par nous rejoindre. Je ne serai pas couchée. Je l'aurai attendu, patiente. Plus que reconnaissante.

Je range mes jumelles et me lève. J'étire mes jambes ankylosées.

Mais avant de redescendre, je sors un bout de papier plié de ma poche et l'ouvre avec soin.

C'est le dessin qu'Alex a fait en primaire et que j'ai découvert un peu plus tôt dans la soirée. De lui et de moi flottant dans l'espace, la destination de ses rêves.

Mes yeux se remplissent de larmes. Alors que tous ces mois de douleur, de tension, de travail et d'inquiétude commencent à s'estomper, je plaque la feuille sur mon sein.

Je contemple le ciel nocturne, cette couverture noire piquetée de millions de petits points lumineux.

Je pense : *Alex, tu flottes au milieu des étoiles. Tu as réussi. Que la paix, la béatitude et l'amour soient avec toi.*

*Un jour, je te rejoindrai. Comme tu en avais rêvé.*

*Pas tout de suite, cependant.*

## 1 minute

C'est mon heure préférée de la journée. Derrière ma fenêtre, le monde est calme. Paisible. Silencieux.

Ce n'est plus tout à fait la nuit, pas encore l'aube. Je ne suis ni complètement endormie, ni vraiment réveillée.

Je me blottis entre les bras puissants de Mason. Il grogne de plaisir et me serre un peu plus fort contre lui.

Je taquine son épaule de mon nez, juste au-dessus de la cicatrice qu'a laissée la balle reçue, il y a plus d'un an, au cours de ce sinistre assaut organisé contre la ferme.

Le résultat en a été l'arrestation d'Abe McKinley et de ses trois associés encore vivants. Ils ont été condamnés à une peine totale de cent trente-six années de prison dans le pénitencier de Beaumont, au Texas.

Tout cela, c'est du passé, désormais. De l'histoire ancienne. Ma famille a payé l'intégralité de sa dette à la banque. Les coupables ont été punis. La vie continue.

Pour la première fois depuis longtemps, je suis détendue. Reposée. À l'aise. Je hume la légère odeur musquée qui émane de mon mari. Je promène mon index sur sa clavicule.

*Je pourrais rester comme ça jusqu'à la fin des temps.*

Soudain, j'entends un bruit tout proche.

Si je tirais Mason du sommeil, il s'en occuperait. Mais est-ce bien nécessaire ?

Je jette un coup d'œil au réveil placé sur sa table de nuit, près de son holster et de sa plaque du FBI. Il est 5 heures à peine.

Non. Qu'il dorme.

Je gagne le couloir à pas de loup. Le bruit augmente.

J'atteins une porte entrebâillée : celle de l'ancienne chambre d'Alex. Celle que, à une époque, je ne m'imaginai pas réussir à ouvrir.

Ce matin, encore somnolente, je la pousse sans y réfléchir plus que ça.

La pièce a beaucoup changé. J'y suis habituée, désormais. Peinture fraîche, moquette différente, meubles neufs. Pour un peu, on ne la reconnaîtrait pas.

*Parce que, aujourd'hui, c'est là que dort ma fille.*

La petite Abby pleurniche dans son berceau.

— Chut, chut, je roucoule. Qu'est-ce que tu as ?

La soulevant, je la fais sautiller dans mes bras.

Comme je l'ai nourrie il y a quelques heures à peine, je sais qu'elle n'a pas faim. Je vérifie sa couche, elle n'a pas besoin d'être changée. La température ambiante étant de vingt-deux degrés, elle n'a ni froid ni chaud. Qu'est-ce qui la dérange, alors ?

Elle continue de chouiner. Une idée me vient.

J'ouvre le placard où s'entassent des tonnes de BD. Celles qu'adorait Alex. Celles que, naturellement, je ne jetterai jamais, pour rien au monde.

J'en prends une au hasard, tourne la couverture. Comme par magie, Abby cesse de pleurer, captivée par les mots et les dessins, qu'elle tente de saisir entre ses menottes.

— Tu sais, je murmure, ton frère les aimait, lui aussi.

Sur ce, je me mets à lire.

— *L'Incroyable Spider-Man. Celui-ci s'intitule... Un nouveau jour.*



Pour en savoir plus  
sur tous nos ouvrages  
et sur l'actualité  
du Livre de Poche :  
[www.livredepoche.com](http://www.livredepoche.com)



le monde  
entre vos mains

Né à New York en 1947, James Patterson publie son premier roman en 1976. La même année, il obtient l'Edgar Award du roman policier. Il est aujourd'hui l'auteur le plus lu au monde. Plusieurs de ses thrillers ont été adaptés à l'écran.

*Titre original :*  
113 MINUTES

Publié par Little, Brown and Company, New York, 2016.

Couverture : Kapo Ng. © Stephen Carroll / Arcangel Images /  
Hachette Book Group, Inc., 2016.

© James Patterson, 2016.

© Librairie Générale Française, 2017, pour la traduction  
française.

ISBN : 978-2-253-19375-3

# Table

Couverture

Page de titre

3 minutes, 10 secondes

2 minutes, 45 secondes

4 minutes, 45 secondes

5 minutes, 35 secondes

4 minutes, 25 secondes

15 secondes

5 minutes, 5 secondes

45 secondes

1 minute

1 minute

1 minute

7 minutes, 15 secondes

3 minutes, 40 secondes

1 minute

[4 minutes, 35 secondes](#)

[4 minutes, 10 secondes](#)

[5 minutes, 30 secondes](#)

[4 minutes, 45 secondes](#)

[5 minutes, 5 secondes](#)

[3 minutes, 15 secondes](#)

[6 minutes, 30 secondes](#)

[6 minutes, 15 secondes](#)

[4 minutes, 30 secondes](#)

[50 secondes](#)

[3 minutes, 40 secondes](#)

[8 minutes, 10 secondes](#)

[3 minutes, 20 secondes](#)

[5 minutes, 15 secondes](#)

[3 minutes, 45 secondes](#)

[45 secondes](#)

[1 minute](#)

[Le Livre de Poche](#)

[Page de copyright](#)



---

[1.](#) Drug Enforcement Administration. Organisme fédéral chargé de la lutte contre la drogue.

---

1. Special Weapons and Tactics, unités de police d'élite spécialisées dans les opérations à haut risque.

---

1. Bureau of Alcohol, Tobacco, Firearms and Explosives. Organisme fédéral qui dispose de plusieurs unités du SWAT.

Souhaitez-vous avoir un  
**accès illimité** aux livres  
gratuits en ligne ?  
Désirez-vous les télécharger  
et les ajouter à **votre**  
**bibliothèque** ?

**FrenchPDF.com**

*À votre service!*